

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

RACINE

(PREMIER ARTICLE.)

PAR une singulière rencontre, Molière et Corneille avaient tous les deux conseillé au jeune Racine de ne pas songer à travailler pour le théâtre. L'avis de ces deux Aristarques fut probablement le coup d'épéron qui activa son génie; *Alexandre, Théagène et Chariclée*, les deux pièces qu'ils avaient condamnées, ne semblent pas les sœurs de celles dont il dota le Théâtre Français, et qui vivront aussi longtemps que la langue; aussi longtemps que l'oreille sera sensible à l'harmonie des vers, et que l'âme vibrera pour les plus nobles sentiments, exprimés dans le plus beau des langages.

Trois courants divers nourrirent le talent de Racine; Euripide et Sophocle furent ses premiers modèles, et, comme eux, il puisa dans ces tragédies domestiques de leurs rois, qui forment en quelque sorte les chroniques nationales des Grecs. Tacite l'inspira dans le sombre épisode de *Britannicus*, et Tite-Live dans *Mithridate*, une de ses plus belles œuvres, et la Bible enfin, qui parlait mieux à son cœur et à sa piété que les anciens les plus illustres, lui dicta et la touchante *Esther*, et *Athalie*, œuvre incomparable du génie arrivé au sommet de sa force, et de la foi qui célèbre ce qu'elle croit et ce qu'elle aime: la grandeur et les promesses de la religion.

Andromaque fut la première œuvre qui révéla Racine à la France et qui fit voir que le grand Corneille pouvait avoir un successeur, non semblable à lui-même, mais digne de porter à son tour le sceptre de l'art; *Andromaque* eut autant de

succès que le *Cid* en avait obtenu trente ans auparavant; les caractères principaux: Hermione, Andromaque, Oreste, Pyrrhus, offrirent des types nouveaux; l'amour jaloux et furieux y contrastait avec la tendresse maternelle; l'héroïsme et l'honneur y étaient aux prises avec la passion, et ces sentiments encore inexprimés, ces caprices du cœur, trouvaient là une expression nouvelle, que relevait un choix de mots, une élégance et une liberté de tournure dont rien encore, non, pas même Corneille, n'avait donné l'idée. Quelle vivacité fière dans la réponse de Pyrrhus à Oreste, qui l'engage à livrer aux Grecs le fils d'Hector:

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée:

De soins plus importants je l'ai crue agitée,

Seigneur, et sur le nom de son ambassadeur,

J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur

Qui croirait, en effet, qu'une telle entreprise,

Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise?

Qu'un peuple tout entier tant de fois triomphant,

N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?

Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?

La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?

Et seul de tous les Grecs ne m'est-il pas permis,

D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis: (Troie,

Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de

Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,

Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,

Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.

Hécube près d'Ulysse achève sa misère,

Cassandre dans Argos a suivi votre père.

Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits,
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaissel

.....
Seigneur, trop de prudence entraîne trop de soin,
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin,
Je songe quelle était autrefois cette ville
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie, et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie et quel est son destin.
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers, et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger !

.....
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère !
Mais que ma cruauté survive à ma colère,
Que malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir ! [proie,
Non, seigneur. Quelles Grecs cherchent quelqu'autre
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie...
De mes inimitiés le cours est achevé :
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

Sous la noble générosité de ce plaidoyer, on devine un autre sentiment ; le vainqueur, ce Pyrrhus qui s'est baigné dans le sang Troyen, ne prend en compassion l'enfant d'Hector que parce qu'il aime sa mère ; Andromaque qui n'aime que son fils et le souvenir d'Hector, Andromaque si douce et si fière, est une des plus touchantes héroïnes que la scène ait vues ; elle commence ce cortège de femmes nobles, pures, charmantes, que nous devons à Racine ; Monime, Bérénice, Iphigénie, Esther, types ravissants et chastes, auprès desquels les héroïnes de Shakespeare, de Goëthe, de Schiller, ne sont que des créatures matérielles et vulgaires.

L'année qui suivit le triomphe d'*Andromaque* (1668), Racine, en donnant les *Plaideurs*, fit preuve d'une souplesse de plume qui établissait un rapport de plus entre son talent et celui de Corneille, auteur du *Menteur* ; il justifiait, par le tour extrêmement plaisant de cette comédie, ce que Boileau disait de lui : « Racine est plus malin que moi. » Les *Plaideurs* firent rire Louis XIV et ils eurent l'approbation de Molière.

Britannicus parut en 1669. Racine s'y révèle avec une force qu'on n'eût pas encore soupçonnée ; Voltaire a dû avouer, malgré son évidente jalousie, « qu'on y trouvait toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. » Rien n'est plus saisissant que le portrait de Néron ; il est tout jeune encore, il échappe à l'autorité de sa mère, à la sagesse de ses précepteurs ; sa passion pour Junie a soudain éveillé les instincts de son âme, il tue son frère Britannicus comme en se jouant, et prélude, par le crime de Caïn, à ce long cours de tyrannie qui aboutit à la première et cruelle persécution des chrétiens. Agrippine, Narcisse, Burrhus sont traités avec une profondeur qui égale les plus beaux morceaux de Corneille, dans *Cinna* ou dans *Pompée*. Voyez ce début : Agrippine

attend que la porte de Néron s'ouvre pour elle ; impatiente, mécontente, inquiète, elle ouvre son cœur à son affranchie Albine ; Albine excuse César.

Néron naissant

A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend pas injuste :
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;
Mais crains que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé !
Il se déguise en vain : je lis sur son visage,
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage ;
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nérons qu'il puise dans mon flanc,
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices ;
De Rome, pour un temps, Caius fut les délices,
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur...

Néron se charge de justifier les pressentiments de sa mère ; les perfides conseils de Narcisse le poussent au crime, et le drame est tout entier dans cette lutte entre son passé qui le retient, ses conseillers Burrhus et Sénèque, qui l'exhortent et le supplient, et les instincts farouches de son âme que l'affranchi Narcisse échauffe par ses conseils. Néron triomphe, et quand Britannicus a bu le poison, quand Burrhus s'écrie :

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

on croit voir apparaître le lit de mort d'Agrippine, frappée par les soldats de son fils ; on croit entendre sur les rivages de Bala, cette trompette funéraire qui épouvantait le parricide Néron.

Louis XIV, jeune encore, accepta la leçon indirecte que Racine lui avait faite, en disant :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
Il se donne lui-même en spectacle aux Romains...

Et dès ce moment, il cessa de paraître et de danser dans les ballets qui se donnaient à la cour et sur un théâtre... De quel supplice Néron aurait-il puni le poète qui aurait osé lui donner une leçon ?

Ce fut, dit-on, Louis XIV qui désigna à Racine le sujet de Bérénice, d'après l'avis de madame Henriette, duchesse d'Orléans. L'admirable talent de Racine pouvait seul étendre aux proportions d'un drame une donnée qui semblait ne comporter que celles d'une élégie : Titus aime Bérénice et ne veut pas l'épouser contre la volonté du peuple romain ; il préfère son devoir de roi à sa passion, comme Louis XIV autrefois, alors qu'il avait repoussé Marie Mancini, son premier amour. Cette pièce est inférieure, comme effet dramatique, à *Britannicus*, mais la beauté du style, la richesse de la pensée, y répandent un charme spécial ; elle offre comme contraste, la pureté du caractère de

Titus avec celui de Néron, et son conseiller Paulin est en opposition avec le perfide Narcisse. Le rôle d'Antiochus, l'ami de Bérénice, qui l'aime en secret, est d'une rare délicatesse. On ne peut rien lire de plus aimable que cet aveu qui lui échappe :

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins jusqu'à vous, porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler au défaut de ma voix.

.....
Inutiles périls ! quelle était mon erreur !
La valeur de Titus surpassait ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde :
Quoiqu'attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeler tous les coups ;
Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret,
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
Je vous cherchai partout, errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée !
Je vous redemandais à vos tristes États,
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups :
Titus, en m'embrassant, m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre...

Cette élégie se soutient pendant cinq actes, jusqu'au moment où Bérénice dit à Titus :

Bérénice, seigneur, ne vaut pas tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux
Dans le temps que Titus attire tous les vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.

.....
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus,
Adieu, seigneur ! Régné, je ne vous verrai plus !

Et ce trio d'honnêtes gens se sépare désolé. Ce n'est pas de l'histoire romaine, les Romains n'avaient pas tant de tendresse ni de douceur ; leurs vertus sont sévères et leurs sentiments contenus, mais il est admirable que Racine, sur ces seuls mots de Tacite : *Il la quitta malgré lui et malgré elle*, ait pu produire un drame toujours intéressant dans une situation toujours la même. La beauté, la douceur enchanteresse des vers fait songer à ce cygne que Racine portait dans ses armes, comme une prophétie de la suave dignité de son langage. Si l'on peut parfois reprocher à Racine dans *Andromaque* et dans *Bérénice*, un tour galant et dameret, il faut se souvenir que le public faisait ses délices de l'*Astrée* et du *grand Cyrus* ; que la cour de Versailles s'était modelée sur l'hôtel de Rambouillet. Et l'on doit savoir gré à Racine de tout ce qui, chez lui, est vrai, spontané, vivant, comme idée et comme expression. Tous les poètes n'ont-ils pas fait comme lui, n'ont-ils pas prêté à leurs héros le langage qu'on parlait autour d'eux ? Croit-on que les chefs grecs parlissent avec l'éloquence que leur prête Homère, et Shakespeare ne fait-il pas parler à ses rudes héros la langue raffinée et subtile du temps d'Élisabeth ? Ce qu'on appelle la *couleur locale*, est une acquisition de notre siècle, qui est plus capable de creuser le passé que de créer lui-même.

Nous poursuivrons ces courtes études sur Racine, avec le vif désir que nos lectrices fouillent dans leur bibliothèque et s'initient à la connaissance de ce grand poète, qui fit honneur à la France et honneur à la nature humaine.

MATHILDE BOURDON.



BIBLIOGRAPHIE

our l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

DEUX CHRÉTIENNES

PENDANT LA PESTE DE 1720.

D'après des documents originaux.

PAR M. CH. DE RIBBE (1).

Nos lectrices ont oublié peut-être un travail, fort remarquable cependant, qui fut publié dans notre Journal en 1870, sous le titre de *Madelon*. Il était dû à la plume élégante, grave et religieuse de madame de la Rochère, et les circonstances dans lesquelles il a paru au jour, pourraient seules expliquer qu'on n'y ait pas fait toute l'attention qu'il méritait. Ces pages nous ont été remises en mémoire par l'étude que vient de publier M. de Ribbe, et qui montre que le roman et l'imagination ne dépassent pas en grandeur et en beauté la simple histoire, la simple vérité.

La terrible peste de 1720 désolait la Provence; Belzunce, les religieux, les prêtres, Roze, Estelle, Moutier et d'autres citoyens, magistrats et soldats, montrèrent quel empire la religion et le devoir peuvent avoir sur les âmes; Marseille dut à son évêque, au chevalier Roze, au commandant des galères, aux Échevins, les secours qui arrêtaient enfin la contagion; nuit et jour, Belzunce apportait aux malades et aux mourants les aumônes de l'âme et du corps; on vit cet homme héroïque ensevelir lui-même les morts et monter le premier sur le tombeau qui emportait les cadavres, et d'où sortaient des exhalaisons mortelles; on vit Roze à la tête des forçats, dégager l'Esplanade de la Tourelle des douze cents corps qui s'y dissolvaient au soleil; on vit les capucins, les jésuites, sans cesse debout au chevet des malades, succombant tour à tour et voyant se renouveler leur sainte milice, et dans ces villes infortunées où les sentiments naturels semblaient éteints, où le fils repoussait son père et la femme son mari, l'abnéga-

tion chrétienne survécut à tout et ne trouva, dans ces périls terribles, qu'une occasion nouvelle de montrer son amour pour Dieu et pour les hommes.

À côté des noms et des dévouements illustres que Dieu récompensa et que les hommes admirèrent, il y eut des sacrifices obscurs que Dieu seul connut et dont la tradition s'est conservée modeste, dans les familles d'où sortirent ces âmes héroïques. Plusieurs femmes, plusieurs jeunes filles quittèrent tout, abandonnèrent les lieux paisibles où le fléau n'avait pas sévi et allèrent s'enfermer avec les pestiférés, et parmi elles, deux sœurs, à la fleur de l'âge, eurent le même besoin de sacrifice, et coururent vers ces villes infectées que tous cherchaient à fuir, s'y enfermèrent avec les malades et moururent à leur service. Thérèse-Delphine et Marguerite-Marie de Ribbe, descendantes d'une noble et patriarcale famille, furent poussées par une grâce divine à cet acte sublime, qu'elles accomplirent avec autant d'allégresse que de simplicité, et c'est leur courte histoire que leur arrière-neveu a racontée, non d'après des suppositions, mais d'après les actes authentiques de leur correspondance avec leur famille.

Les autres villes de la Provence n'étaient pas, on le sait, moins rudement éprouvées que Marseille; Aix et son territoire payèrent une part affreuse à la contagion; le venin pestilentiel y semblait même plus dangereux qu'ailleurs; c'est-là que Thérèse-Delphine et Marguerite de Ribbe apportèrent le secours de leur jeune courage et de leur ardente piété. L'une était âgée de dix-neuf ans, l'autre en avait vingt-et-un; à ceux qui, par tendresse, voulaient les retenir, elles répétaient :

« Trop heureuses, si nous mourons au service des malades ! »

La plus jeune des deux fut promptement exaucée: Thérèse-Delphine servait les pestiférés d'Aix dans la grande infirmerie, depuis dix jours seulement, lorsque le fléau se saisit d'elle. Elle mourut en bénissant Dieu, transportée de joie d'avoir cueilli sitôt la palme du martyre, consolant sa sœur, et lui reprochant les larmes qu'elle versait, comme si elle eût été fâchée de son bonheur.

(1) Un beau volume, chez Albanel, 7, rue Honoré-Chevalier, Paris. prix : 2 fr. 50, franco.

Marguerite-Marie poursuivait seule l'œuvre commencée en commun; jamais cette grande âme ne faiblit: les fatigues, les répugnances, les horreurs de la mort toujours présente, rien ne la rebuta; elle était ravie de joie au milieu de ces spectacles affreux, et elle écrivait à son père: *Je voudrais, s'il était possible, ramasser toutes les voix des créatures pour ne faire qu'un seul cri vers le ciel en reconnaissance des biens dont me comble le père des miséricordes!*

Elle passa trois mois dans les écrasantes fatigues dont un chiffre peut donner l'idée: l'infirmerie d'Aix, au moment où la maladie décroissait, comptait encore *cinq cents malades*, et chaque jour la peste faisait des vides parmi les infirmiers et les infirmières. Le tour de mademoiselle de Ribbe arriva enfin. Elle succomba le 11 mars 1721; elle mourut comme un autre saint Louis de Gonzague, qui mourut aussi, lui, au service des pestiférés, dans des transports de joie, victime de sa charité pour ses frères et de son amour pour Dieu, *Dieu qui est charité*.

Nous ne saurions assez recommander ce beau livre, écrit avec une rare distinction et que rappelle fortement la pensée si belle et si connue de la Bruyère: *Quand un livre vous élève l'âme et vous rend la vertu plus chère, tenez qu'il est fait de main d'ouvrier*.

M. B.

POÉSIES ET SOUVENIRS DE VOYAGE

PAR MADEMOISELLE JENNY MARIA (1).

Dans ce livre, qui contient à peine deux cents pages, c'est tout un panorama qui se déroule sous les yeux du lecteur, illuminé par les ardeurs de la foi, et de ces chaudes lueurs qui décèlent un cœur chrétien. L'auteur a passé au milieu des beautés de la création en goûtant toute leur poésie, et son âme est revenue de ce pèlerinage pleine de mélodies et de parfums. C'est de toutes ces saintes choses qu'elle a fait son livre, — un véritable Hosannah. — Que peut faire de plus le poète à la gloire de ce Créateur, — le premier des artistes et des poètes lui-même, — si ce n'est d'interroger partout sa Providence et son amour, et de rendre un compte fidèle de tout ce qu'il a vu et entendu?

Entre toutes les splendeurs de ces paysages si divers, la première qui ait saisi l'auteur d'un enthousiasme inspiré est la *Suisse*. Lisez seulement les deux premières pages du volume, et tout le

dessin de ces sites merveilleux vous passera sous les yeux, en quelques lignes. Cette pièce, d'une animation charmante, est celle qui a été le plus redemandée à l'auteur dans une lecture de salon à laquelle nous avons assisté. La Bretagne agreste et sauvage a aussi fourni un tableau plein de grandeur et de pittoresque à la plume de notre poète. Une ravissante légende allemande, — *l'Oiseau de Paradis*, — charmera les jeunes lecteurs. La douceur du rythme ne lui a pas fait oublier l'intérêt de la narration, et cette légende est tout un petit drame.

Plus loin, l'auteur, pour reposer notre vue, nous arrête à de douces et paisibles stations, qui sont là comme autant de fraîches oasis, — telles que: *le Chartreux, les Moissonneuses, Nina la Chevrelière, Suzanne, la Source, une Halte*. Il y a du Gruze dans la fraîcheur et la grâce de ces figures.

Au total, les poésies et souvenirs de voyages de mademoiselle Jenny Maria sont un de ces livres dont on voudrait voir souvent l'apparition dans ce siècle d'indifférence et de scepticisme.

A. DE L.

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1).

Nouveau nom dans la cohorte, nombreuse aujourd'hui, des femmes-auteurs, mademoiselle Maréchal montre un talent véritable et un esprit de bon aloi: sa *Béatrix* se lit avec grand plaisir, quoique le sujet soit un peu rebattu. Quelle est la plume féminine qui n'ait pas pris pour héroïne une institutrice, et n'ait pas esquissé les difficultés inhérentes à cette position amphibie, où l'on touche par le savoir et les idées, aux classes les plus élevées, et par la dépendance et la soumission, aux conditions qui vivent du travail et du salaire? Je ne reprocherai pas à mademoiselle Maréchal le choix de son sujet, il est fait pour tenter une plume généreuse; je ne lui reprocherai pas les innombrables perfections dont elle a revêtu son héroïne; mais je reproche à sa fable d'être toute sur une supercherie.

Béatrix, en s'introduisant dans une famille sous un nom qui n'est pas le sien, commet une faute grave qui ne s'accorde pas avec la pureté de caractère que l'auteur lui attribue, et de là dérivent dans le cours du roman une foule d'in vraisemblances qui ne peuvent résister à l'examen. Un auteur moraliste devrait se souvenir de la belle

(1) Un volume in-18, chez Adrien Leclère et Comp. 29, rue Cassette. Prix: 3 francs, franco.

(1) Chez Blériot, 55, quai des Augustins. Paris, un beau volume. Prix: 3 francs, franco.

maxime d'Épaminondas : *Ne jamais mentir, même en riant*, et il ne peut sanctionner par l'autorité de la plume les infractions aux premières lois de la justice et de la religion, toutes deux d'accord pour condamner la fraude et pour répéter cette parole qu'on ne peut assez méditer : le bien ne peut pas sortir du mal. L'esprit, la facilité et le style vif et charmant de mademoiselle Maréchal seront, je l'espère, appliqués à une trame mieux choisie qui ne soulève pas de si justes objections, et qui lui permettra de nouer et de dénouer son

drame sans que le lecteur y voie d'in vraisemblance.

RECTIFICATION. — On nous assure, de la part d'une personne autorisée pour le faire, que *la Jeune Irlandaise*, des Lettres de qui nous avons parlé dans le numéro d'Août, a vécu, et que ses Lettres ont été seulement mises en ordre et revues par une autre main. Puisque ce livre offre un fond de vérité, c'est une raison de plus pour le recommander à nos lecteurs. M. B.

CONSEILS

VIII

LA FIN DE L'ÉDUCATION

La jeune fille a dix-huit ans, elle sort de son couvent; si elle s'est montrée intelligente et attentive, elle connaîtra bien les fondements de la religion; elle sait pour quoi il nous faut croire; elle a un petit bagage de science; elle connaît passablement la grammaire, la géographie et les calculs; elle n'ignore pas les traits généraux de l'histoire. Elle a une jolie écriture; elle coud passablement, elle fait bien le crochet et la frivolité; elle dessine quelquefois, et, presque toujours, elle est d'une certaine force sur le piano. N'est-ce pas là la *moyenne* générale de l'instruction féminine? Elle suffit à la plupart, et si des esprits plus studieux, plus élevés, veulent avancer et se perfectionner, ces premiers éléments sont une base solide pour des études plus étendues; et Dieu nous garde de désapprouver les jeunes filles, les jeunes femmes qui auraient ce noble désir de compléter leur instruction et de développer, par la lecture et la réflexion, les facultés qu'elles ont reçues de Dieu! Mais eussent-elles emporté du pensionnat les talents les plus gracieux et les plus complets; fussent-elles instruites comme leur petit frère le bachelier ou leur grand frère le docteur en droit, il est pourtant une science qui s'enseigne peu dans les livres, pas du tout au Sacré Cœur ou à l'Assomption, c'est la science du ménage, et elle est indispensable à toutes les femmes.

C'est bien peu de chose, c'est une série d'infinités petits, et pourtant la femme qui les ignore est un être fort incomplet. Quoi de plus ridicule

qu'une jeune maîtresse de maison qui ne sait pas ordonner un repas, ni mettre le couvert, ni diriger le service, ni commander les réparations, les nettoyages, etc., qui ignore les prix et la valeur des marchandises; se laisse duper et par les fournisseurs et par les domestiques? Notez que de ces premières duperies dont on a été victime, naît une irrémédiable défiance dont, plus tard, on fait souffrir les autres. Quoi de plus triste qu'une jeune mère de famille ahurie, découragée devant les symptômes de la maladie d'un petit enfant ou d'un mari, ou d'une pauvre servante; perdant la tête, ne sachant que faire, ni comment exécuter les prescriptions d'un médecin? Elle ne sait ni préparer une tisane, ni poser un cataplasme; elle est ignorante, désarmée et profondément inutile; il lui a manqué ce complément de l'éducation, cette instruction pratique qu'on ne peut recevoir que sous le toit paternel, et dont l'absence se fait sentir pendant de longues années. L'expérience que l'on acquiert alors, on l'acquiert à ses dépens; on fait des écoles, et les écoles se paient.

Que les jeunes filles y mettent donc de la bonne grâce et de la bonne volonté, et qu'au lieu de se confiner dans leur musique et leur tapisserie, elles cherchent à se rendre utiles dans la maison maternelle, et à apprendre une foule de choses qu'elles seront obligées ou de faire, si elles n'ont pas de fortune, ou de commander. Avoir des notions de cuisine, distinguer la qualité des aliments, savoir commander un dîner grand ou petit, ne pas se

tromper sur les quantités, afin de ne paraître ni prodigue, ni avare; acquérir une certaine adresse des mains, qui permet, au besoin, de faire un lit, de dresser le couvert, d'arranger une chambre, de faire marcher une lampe, une pendule, un calorifère; d'enseigner le montage des rideaux, de repasser le linge fin, de nettoyer des cristaux et des porcelaines, voire même l'argenterie; ce sont là des connaissances vulgaires sans doute, mais utiles — utiles aux femmes d'une condition médiocre — utiles à celles qui n'habitent pas des grandes villes, et ne sont pas suppléées par ces nombreux ouvriers, — utiles aux femmes riches qui ne doivent pas se figurer que valets et femmes de chambre possèdent la science infuse, et qui auront à diriger et à commander. J'ai abrégé la liste de ces connaissances domestiques, qui aurait pu être bien étendue, je la rouble pour y ajouter le soin des malades; là où il y a pas de femme, le malade languit, dit la Sainte-Écriture; cette belle parole, si honorable pour nous, ne s'applique qu'aux femmes vraiment femmes, appliquées à tous leurs devoirs, et non aux idoles, tout occupées à se parer, à s'amuser, inutiles dans leur jeunesse et à charge aux autres dans un âge plus avancé.

Cette vie active, ces occupations utiles que nous conseillons aux jeunes filles, n'empêcheraient pas le développement intellectuel dont nous serions si jalouses pour elles. Entre la pension et le mariage (si l'on se marie), il est quelques années précieuses. Les forces du corps et de l'esprit arrivent à leur apogée; les notions des études sont encore fraîches dans la mémoire, on n'est pas absorbée par de plus sérieux devoirs, et rien ne serait plus facile que de compléter et d'étendre l'instruction qu'on a reçue. Une heure consacrée aux divers travaux domestiques, variant selon la saison, et deux heures données à la lecture sérieuse de quelques bons livres, laisseraient le corps dispos et l'esprit nourri pour longtemps. Avec ces deux précieuses heures, consacrées à l'étude et à des notes prises sur les lectures, on arriverait à

réaliser cet idéal du troisième étage, si gracieusement esquissé par monseigneur Dupanloup : « Dans les vies modestes où le travail est la condition nécessaire au bien-être de la famille, les femmes distinguées sont nombreuses. C'est dans l'intérieur de l'artiste, du savant, du médecin, de l'avocat, du juge, du professeur, que l'on trouve plus souvent ces femmes studieuses, capables, qui comprennent les arts, qui possèdent elles-mêmes de vrais talents, qui sont très-instruites, sans que personne ait pensé à les appeler femmes savantes, parce que leur intelligence est l'honneur, le trésor de la famille, et qu'à l'aide de cette intelligence elles assurent l'aisance, le bien-être de la maison, et même ce luxe délicat où la richesse n'a aucune part, et dont le goût de la femme fait tous les frais... »

Cette charmante citation, que j'ai eu plaisir à copier, que vous aurez plaisir à lire, rentre d'autant plus dans notre sujet, que la plupart de nos lectrices appartiennent à cette classe logée à mi-côte, au troisième étage, dont le digne évêque apprécie si bien les qualités fortes et modestes. Ce *luxe délicat* dont il parle, n'est pas l'œuvre de la richesse, on ne l'achète pas; mais la femme intelligente et instruite des travaux du ménage le crée dans son intérieur, par des soins vigilants et une certaine dose de travail personnel; le mari et les enfants le lui doivent, de même qu'ils lui doivent, dans un ordre plus élevé, une conversation nourrie, une sympathie *compréhensive* de leurs travaux et de leurs préoccupations. Mais, remarquons-le, ni cette science des choses pratiques, ni cette culture modeste de l'esprit, ne sont l'œuvre d'un jour, et si vous attendez le lendemain du mariage pour vous instruire du ménage et pour orner quelque peu votre intelligence, vous serez toute votre vie en retard et vous n'arriverez pas. La fin de l'éducation n'en est que le commencement : on a jeté des bases. Il faut un peu de courage, de jugement et de persévérance pour élever le monument.

M. B.

LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE.)

XX

La veille de son départ pour la Gironde, Alexis, bourré de regrets et de jalousie, désespéré, quoi que pût lui dire de consolant la froide raison, était allé faire ses

adieux à Camille et à sa mère. Il déversa son pauvre cœur, ou, pour mieux dire, il le prit à deux mains, l'ouvrit et en laissa voir les plaies. Espérances trompées, amour toujours vivant et toujours déçu, amour paternel plein de tendres tristesses, pauvreté menaçante, réputation éclipsée, elles connurent tout, et chacune de ses paroles re-

tentit dans le cœur de ses fidèles amies. La vieille dame avait pressenti, par l'expérience de la vie, tout ce que l'affection de Camille lui avait fait craindre; elles écoutèrent avec attention, sans interrompre, même par une question, ces tristes confidences.

« Et tu pars? tu laisses ta femme seule à Paris?

— Il le faut, ma tante; il faut que je lui reconstruis sa petite fortune, que je me refasse une espèce de renommée, et enfin, M. Reyville prétend qu'en mon absence, Thècle réfléchira et reviendra vers moi.

— Dieu le fasse, mon garçon! elle est si jeune et si ignorante, elle courra bien des dangers peut-être... »

Alexis baissa la tête, et les plus noires pensées se peignirent sur son visage attristé :

« Et son père, dit doucement Camille, son père ne lui pardonnera donc jamais?

— Je ne sais : l'orgueil froissé, l'orgueil de race ne pardonne pas vite...

— Mais enfin, il doit penser à sa fille, il doit sentir le vide de son absence...

— Il s'est jeté dans de vastes études, dans de longs voyages : le voilà en passe de devenir un homme célèbre; dernièrement, à l'Académie des sciences, on a lu un travail de lui, qui a produit une grande sensation; les journaux ne parlent que de cela; j'en conclus que la science a remplacé dans sa vie les affections; on peut comprendre cela à la rigueur... mais enfin, il pardonnerait à sa fille, il la doterait, il la comblerait de richesses, ou bien encore, il mourrait et laisserait Thècle héritière de son château et de ses domaines, que jamais je n'userais de ces biens... je me le suis juré à moi-même; je gagnerai ma vie, et je ne toucherai, non, même pas du bord des lèvres, à cette fortune de ma femme et de mes enfants.

— C'est de l'orgueil, Alexis.

— Que voulez-vous, tante? la fierté est un soutien, à défaut d'autres.

— Il te reste le bon Dieu.

— J'y pense, dit-il, et je le prie, surtout pour mes petits enfants. Tenez, voilà encore un point sur lequel je ne me trouve pas en sympathie avec Thècle; si elle avait eu des aspirations religieuses, je sens que je serais devenu pieux... je la croyais si supérieure à moi jadis! Il me semblait, le jour où je l'ai emmenée loin du château d'Herzey, que j'emmenais l'ange qui devait me montrer du doigt la beauté immortelle... j'attendais tout de son inspiration... quelle chute! l'ange est moins qu'une simple mortelle.

— Mon cousin, dit Camille résolument, je crois que vous vous trompez, vous êtes trop sévère. Thècle est jeune, faible, et vous l'avez trop adulée; tout ce qui arrive est bien un peu arrivé par votre faute.

— Soit : mais si l'âme de Thècle est un diamant, il est dans sa gangue, et jusqu'ici, les romans seuls ont le pouvoir de la toucher. Notre amour était

un roman; le jour où il est devenu une simple histoire, elle s'en est dégoûtée... Je déraisonne à force de m'appesantir sur ce triste sujet, et il faut vous quitter... »

Ils se levèrent tous les trois; Camille était pâle, la vieille mère pleurait, et Alexis lui-même éclata en sanglots en l'embrassant; comme le derviche des Mille et une nuits, il revoit toute sa vie dans l'espace d'une minute, pendant qu'il baisait ces mains ridées qui lui avaient versé tant de bienfaits. Il resta debout devant Camille et lui dit avec émotion :

« Adieu, ma cousine; je vous recommande ma femme et mes enfants, veillez sur eux... apprenez à ces pauvres petits à ne pas m'oublier, et qu'elle, s'il se peut, ne me hâsse pas... adieu... »

C'est ainsi qu'ils se séparèrent.

Thècle, qui avait accueilli avec beaucoup de froideur ces projets de séparation; qui avait reçu, l'œil sec, les adieux de son mari, se trouva cependant isolée et triste, lorsqu'Alexis fût définitivement parti; qu'un silence morne régna dans l'appartement; qu'à l'heure des repas, elle se vit en trio avec ses enfants, devant cette table où toujours, même dans les temps les plus mauvais, il se montrait aimable pour elle, attentif à la servir, occupé des enfants qu'il aimait et qu'il caressait; alors elle sentit la peine de l'absence et un souvenir doux pour Alexis s'éveilla en son âme.

« Pourquoi, se dit-elle, la première année de notre mariage n'a-t-elle pas duré? nous étions heureux alors! que ferai-je maintenant, seule ou à peu près, dans ce Paris? »

Elle se perdit dans ses pensées, pendant que le frère et la sœur, ennuyés et abandonnés, se disputaient les cerises du dessert. La solitude s'étendait autour d'elle; depuis son arrivée à Paris, elle n'avait pas fait de relations; une fierté légitime l'avait empêchée d'aller frapper à la porte des femmes nobles et riches, amies et alliées de sa famille; une vanité puérile lui avait interdit l'intimité avec les femmes et les sœurs des artistes que voyait son mari; elle était donc bien seule, et l'oasis de son désert, l'amitié de Camille et de sa mère ne lui inspirait qu'un médiocre attrait. C'était une bonne femme, c'était une sainte fille, mais Thècle en était encore à cet âge de la vie, à cet âge du cœur, où l'on préfère la forme au fond; où l'on dédaignerait la plus solide amitié, si elle ne portait pas un joli chapeau, si elle n'avait pas l'élégance du langage et des manières. Une autre relation s'était, il est vrai, trouvée sur ses pas; le voisinage, sous le même toit, avait amené des échanges de visites, mais jusqu'alors, les rapports de Thècle avec madame de Saint-Aubert n'avaient pas eu d'intimité, et ce n'était pas auprès d'elle que la femme d'Alexis pouvait chercher des consolations.

Ce qu'elle ressentait au fond de l'âme pouvait-il s'appeler de la douleur? L'absence lui laissait-elle ce vide affreux dont tous ceux qui ont aimé redoutent

le deuil ou le silence ? Sa pensée s'élançait-elle sur les pas d'Alexis ? L'évoquait-elle à tout instant ? aurait-elle donné des heures de sa vie pour hâter le retour ? Non, ce n'était pas cela : elle s'ennuyait tout simplement de la solitude, du bruit que faisaient Raphaël et sa sœur, et qu'elle n'avait pas l'art de calmer ; elle s'ennuyait de n'avoir personne à qui adresser la parole, elle s'ennuyait même du degré d'autorité et de responsabilité que l'absence de son mari lui imposait ; on le sait, l'ennui, ce triste et maussade compagnon, revêt, chez les enfants gâtés, — et Thècle, à vingt-six ans, était encore un enfant gâté, — une forme particulière d'aigreur et de mécontentement, et volontiers Thècle eût fait un grief à Alexis des nécessités impérieuses qui exigeaient son absence. Il lui écrivait fréquemment ; tous les courriers apportaient lettres et billets, courts, pleins de feu, longues, remplies de détails et de projets : il eût été satisfait de sa situation et de ses travaux, si Thècle et ses enfants se fussent trouvés près de lui : il espérait en l'avenir, il faisait des rêves auxquels toujours présidait sa femme ; il ne se plaignait que d'une chose, de la brièveté des réponses qu'elle adressait à un correspondant si fidèle. Qu'y faire ? elle n'était pas en fonds pour écrire ; le cœur, l'affection, les pensées et les espérances en commun faisaient défaut ; elle s'asseyait à son bureau le plus tard possible, remplissait quatre pages de petit format de sa longue écriture anglaise, et le pauvre Alexis, à la lecture de ces lettres, s'étonnait de se trouver si peu satisfait : une goutte d'eau n'éteint pas la soif, un peu de crème fouettée ne satisfait pas la grande faim, et il se disait :

« Il est bien difficile d'être content d'une lettre ! Si je voyais Thècle, nous nous entendrions bien mieux... »

Il oubliait qu'on s'était vu sans s'entendre ni se comprendre. L'ennui qui poursuivait la jeune femme la jeta dans les bras de la voisine dont nous avons dit quelques mots plus haut. Sur le même palier que M. et madame Alexis Lamblin s'était rencontrée une veuve jeune encore, d'une figure fort agréable, assez élégante, et qui cherchait toutes les occasions d'entrer en relation avec Thècle : elle caressait les enfants au passage ; elle et ses deux domestiques rendaient au besoin de bons offices de voisinage, la connaissance fit de mois en mois quelques pas, on se salua d'abord, on échangea quelques paroles, et l'on finit par se faire de temps en temps une visite. Alexis n'y poussait pas beaucoup : madame de Saint-Aubert, jolie, fringante, évaporée, ne lui plaisait qu'à demi ; pourtant les apparences étaient rassurantes ; madame de Saint-Aubert paraissait riche, elle se disait veuve d'un magistrat, et quand Thècle inclina vers cette relation nouvelle, son mari n'y fit pas opposition.

On n'est pas curieux à Paris : si madame de Saint-Aubert eût habité une petite ville de province, des gens, amants passionnés de la vérité,

auraient rétabli les faits, et l'on aurait su qu'elle était veuve d'un honnête commissaire de police, nommé Aubert, et qu'après l'avoir perdu elle avait à la fois anobli et canonisé le défunt. Peut-être, pénétrant plus avant, aurait-on su bien d'autres détails et soulevé bien des voiles, mais à Paris on n'est pas curieux, on ne procède pas aux informations, et Thècle ne sut rien.

Elle rendit très-promptement une visite que lui fit alors madame de Saint-Aubert, et cet empressement les lia plus familièrement l'une avec l'autre ; elles causèrent avec abandon. Thècle avoua qu'elle trouvait la vie pesante, et Paris fort ennuyeux.

« Vous ne le connaissez pas, chère madame ! vous vivez en ermite, entre quatre murs. Mais je mourrais si je n'entendais pas un peu de musique, si je n'allais pas me récréer l'esprit au théâtre, si je ne courais les boulevards, si je n'allais pas m'asseoir aux Champs-Élysées !... un ermitage dans un bois, soit ! mais à Paris, c'est impossible ! la tentation est trop voisine... Vous ne sortiez donc jamais quand M. Lamblin était auprès de vous ?

— Pardon, nous allions au Louvre, nous visions des monuments ; mon mari a un culte pour l'architecture gothique. Nous sommes allés aux Français, aux Italiens, à l'Opéra... »

Madame de Saint-Aubert fit la moue :

« Fort sérieux tout cela. Et maintenant, chère madame ?

— Je ne sors plus : je suis toute seule ; je promène les babys au Luxembourg, voilà tout.

— Ils sont délicieux... gentils tout à fait, mais enfin, ne voir et n'entendre qu'eux, n'est-ce pas monotone, là, un brin ?... »

Thècle ne dit rien ; madame de Saint-Aubert continua, sans que madame Lamblin s'étonnât trop de sa familiarité :

« Et cette jeune personne que je vois parfois avec vous, chère madame, ne pourrait-elle pas vous accompagner ?

— Camille ? oh ! non ! elle aurait peur d'un plaisir si bruyant, si mondain.

— Très-bien : c'est une dévote ; nous avons peur de notre ombre, ça se devine à la tournure et au chapeau.

— C'est une excellente personne.

— Qui en doute ? mais amusante ? et vraiment, vous auriez besoin de vous distraire un peu. Si j'osais... j'ai là des billets de concert pour demain samedi... c'est au Cirque des Champs-Élysées... un orchestre excellent... le plus beau monde de Paris... qu'en dites-vous ? »

Thècle se laissa prier, mais pendant que sa bouche résistait, ses yeux approuvaient, et madame de Saint-Aubert, usant de toutes ses grâces, finit par enlever un acquiescement. C'était chose peu importante qu'un concert, et pourtant Thècle fut à l'excès préoccupée de ce projet ; elle n'en dit rien à Camille, qui vint la voir le même soir ; elle n'en dit rien à son mari dans sa lettre quoti-

dienne, et elle resta levée jusqu'à minuit pour choisir et préparer sa toilette; elle dormit mal; la journée du samedi se traîna trop lentement, et, enfin, après avoir recommandé ses enfants à la servante, elle partit avec sa nouvelle amie. Une calèche les conduisait, elles allaient faire un tour au bois avant que d'entrer dans la salle de concert, et Thècle en partant pour des plaisirs qui lui étaient devenus étrangers, se sentit cette petite fièvre d'émotion, *cet orgueil de la vie*, dont le monde enivre ses adeptes.

D'abord elle s'amusa : la musique était charmante, la réunion nombreuse et belle. On la regarda, elle se sentit jolie; sa pensée, bercée par les accents admirables du *Guillaume Tell* de Rossini, s'égarait dans des rêveries pastorales. Son âme engourdie s'épanouissait dans cette atmosphère d'accords sympathiques et doux; elle était en ce moment la Thècle idéale qu'Alexis avait entrevue... Le morceau s'acheva, elle descendit des Alpes... et elle s'aperçut que sa compagne ne l'avait pas suivie : deux dames et trois jeunes gens formaient un groupe dont madame de Saint-Aubert était le centre; ils causaient tous avec beaucoup de feu, de grands gestes, d'éclats de voix et d'éclats de rire, et le public les regardait. Thècle se sentit embarrassée, surtout lorsque madame de Saint-Aubert, l'interpellant par son nom : « madame Lamblin ! » lui dit :

« Vous aimez cette grande musique-là ! c'est joli, bien sûr, mais moi j'aime mieux des airs plus gais, plus dansants... »

Elle lui apparut, en ce moment, sous les traits d'une singulière vulgarité, qui n'avait pas éclaté parmi leurs conversations en tête-à-tête, mais qui se révélait, irréfragable, dans ce cadre, vulgaire lui-même, et au milieu de l'excitation de la musique, de la parure et du bruit. Thècle en fut choquée; ce ton familier et commun de sa nouvelle amie l'humilia, elle s'en voulut à elle-même d'être en si mauvaise compagnie; la gêne, l'embarras se traduisirent dans ses réponses à sa voisine, qui se familiarisait d'autant plus que leur intimité avait maintenant des témoins. Elle subit pendant toute la durée du concert les remarques de madame de Saint-Aubert sur la musique, sur les parures et les attitudes de leurs voisines; les deux dames y ajoutaient leurs commentaires, et les messieurs, *nos cavaliers* ! disait madame de Saint-Aubert, riaient, lorgnaient dans la salle, et se faisaient remarquer. Dans le cours de la soirée, Thècle apprit que l'un de ces jeunes gens était commis de rayon dans un grand magasin, et qu'il cherchait un nouveau poste, et que le second était employé aux Tabacs; quant aux femmes, elle ne put connaître leur position, mais elle les jugea de basse éducation, et probablement de basse origine. Enfin, cette soirée pénible s'acheva : l'escorte accompagna Thècle et sa compagne; on allait à pied, la soirée était admirable; à la porte d'un café, madame de Saint-Aubert dit d'un ton engageant :

« Si nous soupions ! »

— Non, non, s'écrie Thècle, je dois rentrer, venez, madame, venez, je vous en prie.

— Qui vous presse ? les babies sont couchés... le temps de nous reposer un peu...

— C'est tout à fait impossible, répondit Thècle avec fermeté. Restez, si vous le voulez, je vais prendre une voiture.

Elle se dirigea rapidement vers un coupé et ouvrit la portière; un des deux jeunes gens, le commis aux Tabacs, l'avait suivie :

« Vous ne pouvez pas partir seule, madame, ce serait une imprudence; on sait ce qu'on doit aux dames... »

Thècle, tout effrayée, sauta dans la voiture, ferma rapidement la portière en jetant l'adresse au cocher, et elle partit pendant que madame de Saint-Aubert disait avec impatience :

« Bégueule, va ! »

La pauvre Thècle sentait qu'elle venait d'échapper à un péril; des larmes de honte et de colère roulaient dans ses yeux :

« Si mon père m'avait vue dans cette compagnie ! se disait-elle. Et Alexis ! s'il savait qu'on a voulu me faire souper au cabaret ! Je ne reverrai jamais cette Saint-Aubert ! je m'en irai ; je déménagerai !... »

En rentrant chez elle, elle crut revoir le port du salut : les enfants dormaient tranquillement; Raphaël, qui commençait à écrire, avait tracé en grosses lettres, sur un morceau de papier : *Bonsoir, mère !* A côté, se trouvaient une lettre d'Alexis et un papier timbré.

Elle lut la lettre, qui finissait ainsi :

« Que je te remercie de m'avoir envoyé de l'écriture de mon cher Raphaël, mais combien il me serait doux que tu fusses un peu plus prodigue de la tienne ! tu me la mesures d'une plume avare ! C'est que tu ne comprends pas le bien que me feraient quelques pages expansives de toi... Je suis satisfait de mes travaux, satisfait de mon Mécène, comme dit Reyville, et à la fin des vendanges, je prendrai quelques jours de vacances pour aller vous embrasser. Adieu, ma Thècle, ma femme, penses-tu à moi ? penses-tu à nos beaux jours ? Va, ils renaîtront ! donne-mes baisers aux enfants. A toi à toujours.

ALEXIS. »

Elle ouvrit le papier timbré : c'était un congé du propriétaire, heureux homme qui venait d'être exproprié. La maison était vendue, et bon gré, mal gré, il fallait déménager. La Providence intervenait.

Dès le lendemain, madame de Saint-Aubert était à la porte de sa voisine :

« Eh bien ! chère madame, nous voilà expulsées, quelle idée aimable à M. Haussmann ! »

— Vous trouvez ?

— Comment, si je trouve ! Ce quartier m'est in-

supportable depuis longtemps, et si je n'avais pas un bail... On végète ici, on ne vit qu'ailleurs... aussi, si vous vouliez, je chercherais pour nous deux, à un second ou à un troisième, dans un joli quartier bien vivant, des appartements présentables et arrangés à la moderne... Qu'est-ce que vous en dites ?

— Vous êtes trop bonne, je vous remercie ; je vous supplie de ne pas vous préoccuper de moi, c'est trop d'obligeance.

— Vous ne vous en souciez pas, il me semble ? dit la veuve dont les joues se colorèrent. Et où irez-vous demeurer, s'il vous plaît ?

— Je compte ne pas quitter le faubourg Saint-Germain.

— Vous avez des goûts aristocratiques, ma chère madame ; je m'en suis aperçue hier ! quels airs, bon Dieu ! pour une politesse qu'on voulait vous faire !

— Dans le monde où j'ai vécu, dit Thècle avec froideur, on ne reçoit ces politesses-là, comme vous les nommez, que de son mari ou de son père.

— Dans le monde où vous avez vécu ! mais où vous ne vivez plus, ma chère dame : autre temps, autres mœurs, autres temps, autres chansons ?

— Pardon, je compte rester toujours la même, et voir les gens que j'aurai choisis, et non ceux qui s'imposent. »

Thècle se leva à ces mots.

« Ah ! c'est comme ça ! s'écria la veuve avec fureur ; je comprends ; bien le bonjour, madame, je vous laisse à vos babys et à M. votre mari, le peintre ; il se passera du temps avant que je fasse encore des politesses aux grandes dames sans le sou, qui s'ennuient ! Adieu, madame, adieu ! »

Ce fut ainsi qu'elles se séparèrent, à la grande joie de Thècle, embarrassée de son équipée et de la fâcheuse amitié qu'elle avait encourue.

XXI

L'indolence de Thècle servit à merveille les désirs de son mari. Chercher un appartement est une œuvre laborieuse ; il faut graver, examiner, discuter, comparer, se souvenir, et dès que Thècle eut appris qu'un logement, au troisième, se trouvait vacant dans la maison de Camille, que ce logement, disposé comme le sien, n'exigerait aucune combinaison nouvelle, elle accepta les yeux fermés, heureuse d'échapper à madame de Saint-Aubert et de trouver, chez ses deux parentes, un peu d'appui et de protection. Le déménagement se fit vite, grâce à Camille, et la mère et les deux enfants se trouvèrent installés dans leur nouveau logis qui ouvrait sur une terrasse ; au bout de cette terrasse, le précédent locataire avait planté une tonnelle de houblon et de chèvre-feuille dont la vue fit jeter des cris de joie à Raphaël :

« Un jardin ! s'écria-t-il, un jardin ! quel bonheur ! »

Thècle ne sourit pas à ces transports ; elle pensait aux Vosges, à la ferme de sa nourrice et aux chênes majestueux d'Herzey.

« Vous serez bien ici, dit Camille, et nous sommes bien contentes, ma mère et moi, que M. Hausmann ait eu cette bonne idée de vous exproprier. »

Elle commença, en effet, une existence plus douce, où les soucis matériels tenaient moins de place ; Camille s'occupait du ménage et des enfants ; elle prévoyait les besoins, et comme elle était aussi économe du temps que prodigue de ses soins et de son travail, elle pourvoyait aux difficultés ; elle voulait que Thècle se trouvât bien, que les pauvres enfants connussent un peu de joie, et la puissance d'un cœur affectueux est si grande, que Camille, servante de sa mère, trouvait encore moyen de créer à Thècle une vie paisible et d'amuser Thérèse et Raphaël. Seule, la santé de sa mère jetait une ombre sur la joie profonde que son dévouement lui donnait. Elle était seule (avec Dieu toutefois) à porter ce fardeau ; Thècle, mieux servie, mieux soignée, revenait à son goût favori : les volumes nouveaux se succédaient sur sa table. Camille les voyait, soupirait, et un jour que sa cousine lui dit en riant :

« Mais lisez donc cela ! » elle répondit :

« Je vous assure que je préfère la *Vie des Saints* : elle fournit à l'imagination bien plus que vos romans... Voyez, hier, c'était la Saint-Louis : je vois le saint roi sous le chêne de Vincennes ou mourant à Carthage, toujours beau, noble, simple. Aujourd'hui, c'est saint Genest, le comédien et le martyr ; je le contemple sur son théâtre et sur le chevalet, incliné sous l'eau du baptême, se relevant martyr ; la comédie était devenue une tragédie. Demain, c'est un humble religieux, saint-Joseph de Calazens, qui a passé sa vie à Rome, occupé à apprendre le *Pater* et le *Credo* aux petits enfants... avec les bons saints, mon esprit voyage, je m'amuse et je tâche de les imiter en quelque chose, si peu que ce soit... »

— Vous les connaissez bien, Camille, vous êtes fort instruite.

— Pardon cousine, je ne connais que la religion, cela me suffit. Et si vos livres jaunes m'enseignaient à ne plus chérir ma foi, ne m'auraient-ils pas enlevé ce que j'ai de plus précieux ? »

Thècle n'osa insister ; elle admirait quelquefois cette puissance secrète, ce dictame admirable qui donnait à Camille une sérénité constante parmi les épreuves, une force paisible dans les travaux, une joie intérieure parmi les larmes. Elle la voyait de près, à toute heure, et elle appréciait ce caractère modeste et beau, cette piété filiale ardente, cette amitié dévouée, cette tendresse pour les petits enfants, cette bonté pour tous, pour une servante, pour une pauvre femme, pour les ennuyeux, pour les importuns ; elle l'admirait et l'aimait,

sans remonter à la source où Camille puisait sa force et sa douceur.

De jour en jour, elle avait besoin plus que jamais de son Dieu et de son consolateur : il l'avait soutenue dans de secrètes afflictions, dans les combats intimes de son cœur ; il la soutenait en ce moment où elle voyait sa mère, sa fidèle compagne, prête à quitter les tristes rivages de ce monde. La maladie s'était jointe à l'infirmité, et le médecin n'osait plus faire espérer. Camille, jour et nuit, soignait sa mère, qui la voyait toujours près d'elle, comme un ange calme et souriant, et elle disait une fois à Thècle :

« Je n'ai jamais appelé ma fille sans qu'elle fût là, toute prête à me servir et à me consoler ; mais elle, qui la soutiendra quand je ne serai plus là? »

Thècle sentait que Camille gagnait de plus en plus son cœur ; et un jour qu'elle la voyait épuisée de fatigue, elle lui offrit de la suppléer pour quelques heures. Camille accepta avec simplicité ; elle se coucha, et madame Alexis vint s'asseoir non loin du lit où la pauvre malade dormait d'un lourd sommeil de fièvre ; elle avait apporté son buvard, elle écrivit quelques lignes à Alexis, et débarrassée de sa tâche quotidienne, elle s'arrangea dans le fauteuil et prit son livre : c'était un des romans de Henry Münger, ces romans où, sous un masque de gaieté et de bouffonnerie, se cachent tant de tristesses et d'humiliations, où le sarcasme voile à peine le désespoir et les larmes. Thècle lut quelques pages et ferma le livre ; il ne l'amusa pas, il lui rappelait, par ses détails vulgaires, madame de Saint-Aubert et le monde suspect dont elle était entourée ; elle allait prendre un autre volume, quand sa tante l'appela d'une voix faible :

« Ma nièce, si monsieur l'abbé vient, vous le ferez entrer, n'est-ce pas ? »

Monsieur l'abbé, qui venait tous les deux jours, était toujours attendu avec impatience par la pauvre malade : il lui apportait la seule chose nécessaire à l'âme qui fait ses apprêts pour le ciel, l'espérance, appuyée sur la foi.

Comme de coutume, il fut fidèle à l'heure de sa visite : Thècle l'introduisit auprès de sa tante et se retira dans la petite antichambre où elle reprit aussitôt son livre ; celui-ci la captivait en excitant sa curiosité. Au bout de vingt minutes, le prêtre

quitta la malade et salua Thècle, en lui disant :

« Je trouve madame Lamblin un peu moins mal aujourd'hui, quoiqu'elle ait de la fièvre ; il me semble que le bon Dieu ne va pas l'appeler encore.

— Tant mieux pour sa fille, répondit-elle.

— Oui, pour la bonne Camille, si dévouée ; elle est le fil qui retient cette bonne mère sur la terre. Elles s'aiment tant ! et vous, madame, vous avez la charité de remplacer aujourd'hui mademoiselle Camille ?

— Oui, monsieur, je le fais avec plaisir.

— Je n'en doute pas, dit-il avec un accent de bonté qui s'alliait chez lui à une expression austère, je n'en doute pas : la mission des femmes est de consoler et d'aider... Que Dieu bénisse vos intentions, madame... »

Il s'inclina pour se retirer ; ses yeux tombèrent en ce moment sur le livre dont la couverture portait en grosses lettres un nom féminin, et, par un mouvement vif dont il ne fut pas le maître, il s'écria :

« Vous, madame, vous lisez un tel livre ! »

Elle rougit :

« Je m'ennuie tant ! répondit-elle.

— La vie est bien belle pourtant pour qui sait la comprendre. »

Elle ne répondit pas, et baissa la tête, plus humiliée qu'elle ne voulait le laisser voir.

« Mon enfant, dit-il, je puis vous donner ce nom, puisque je suis prêtre et vieux, ne lisez pas ces pages scandaleuses, ne buvez pas le poison, croyez-moi... Et pardonnez à ma franchise.

— Je m'ennuie tant ! répéta-t-elle.

— Et vous avez des enfants, un mari, de saints devoirs... Ah ! madame !... Me permettez-vous de causer avec vous un de ces jours-ci et de vous apporter des livres ? »

Elle s'inclina ; il la salua avec beaucoup de bonté et de dignité, en disant encore :

« Que Dieu soit avec vous. »

Et il se retira.

Thècle ne parla à personne de ce court entretien ; cependant son âme en garda quelque empreinte, car elle n'acheva pas le triste livre dont elle avait commencé la lecture.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



LES DÉBRIS

QUAND ON AIME UNE FLEUR.

EDMA grandissait dans un milieu où l'élan tenait une large place. Fille d'artiste, elle avait l'idée du beau comme un enfant des plaines à l'idée des céréales et des moissons. Ses yeux observateurs s'étaient accoutumés à voir, dès la perception de la lumière, de belles têtes d'Odalisques au lent sourire, au front rêveur; des statues imitées de l'antique, aux formes simples, aux nobles attitudes. Pour l'enfant, la laideur n'existait pas. Elle avait de la difformité une horreur secrète, et même les contours hideux de certains animaux lui faisaient peur. Devant un jouet brisé, elle pleurait, moins à cause du jouet, aussitôt remplacé, que par l'effet de l'harmonie rompue. Alors elle se réfugiait dans les bras de sa mère, et montrant du doigt le désastre qui causait ses larmes, elle disait avec une sorte d'effroi :

« C'est laid! »

En mère intelligente, la bonne Élise reconstruisait l'objet regretté, et faisait remarquer à l'enfant qu'il n'y avait là rien d'effrayant, rien qu'il fallût fuir. Souvent même, avec cette adresse patiente que donne la maternité, elle parvenait à refaire le jouet, à le consolider, et à le remettre entre les mains craintives de la petite fille, qui finissait par oublier l'état dans lequel son œil en avait eu horreur.

Cette disposition singulière étonnait la sage et sérieuse Élise. Quant à son excellent mari, il riait de tout son cœur aux récits qu'on lui faisait des désespoirs d'Edma. L'enfant avait peur de ce qui n'était pas conforme à la beauté innée, à l'harmonie. Et lui, artiste, et uniquement artiste, se chargeait d'entretenir dans ce petit cœur, douce argile qu'il modelait, la frayeur des débris, la fuite de ce qui est laid, la recherche de l'idéal.

« Tant mieux! disait-il avec un sourire de béatitude qui n'admettait aucune arrière-pensée. Tant mieux! elle ne sera pas comme tout le monde. Elle ne regardera que le beau, ne touchera que le beau, n'aimera que le beau.

— Et si elle se trouve en face de l'imparfait, de l'insuffisant, en face des débris, dans quelque ordre d'idées que ce soit, que fera-t-elle? »

— Elle s'enfuira et elle fera bien.

— Non, Max, elle ne fera pas bien. Une femme doit avoir au cœur une pitié profonde de tout être et de toute chose. Elle doit essayer, du moins, de tirer parti de ce qu'elle a sous la main; s'efforcer de réparer, de refaire...

— Bahl bahl laisse-la donc, cette pauvre petite; ne vas-tu pas lui faire faire sa philosophie?... Viens, mon bel ange, viens voir papa, viens...

L'artiste tendait ses bras affectueux, l'enfant s'enveloppait dans ses douces caresses, et, à demi-voilée par les longs cheveux de son père, elle s'identifiait de plus en plus à cette nature ardente, exaltée, qui aurait voulu en finir avec les laideurs humaines, et, dès ce monde, ne toucher, du regard, de la main et de l'âme, que le beau idéal.

Élise, raisonnable avant tout, n'était pas uniquement positive; elle avait assez d'élévation dans les idées pour que son mari vît en elle quelque chose de plus qu'une bonne femme de ménage; néanmoins, elle voulait préserver sa fille de ces exigences qui exposent une âme à demander à la terre plus qu'elle ne donne, à moins de rares exceptions. Edma aimait tendrement sa mère dont, cependant, la raison lui faisait un peu peur. Le caractère ardent de son père lui allait mieux. Il ne voyait des choses de ce monde qu'une face; mais il avait soin de choisir la plus jolie, la plus amusante, et cela arrangeait à merveille la petite Edma. Qu'elle était confiante et heureuse dans ses bras! Même quand il l'élevait au niveau des plus hautes toiles qui ornaient son atelier, elle n'avait nulle frayeur.

« Il n'y a pas de danger, disait-elle. Oh non! c'est papa qui me tient! »

Puis elle enfouissait ses deux petits poings dans la riche chevelure de Max, qui secouait la tête comme un lion pris au piège, et riait comme s'il eût eu quatre ans, lui aussi.

Le père s'étant plu à inspirer à sa fille, dès le plus bas âge, le culte de la forme, l'idée de la perfection artistique, elle en sentait un impérieux besoin, et n'éprouvait que du mépris pour ce qui manquait d'harmonie. On eût dit que le grand peintre élevait Edma pour une terre inconnue,

dont elle devait être la reine. Il soufflait au cœur de sa fille, au début de la carrière, l'enthousiasme naissant, cet enthousiasme qui n'attend pas les idées et les heures, mais se détourne tout d'abord de ce qui ne répond pas à ses aspirations, et exige en tout temps sa pâture : l'idéal.

C'était une pente dangereuse; non certes qu'il faille blâmer les aspirations ardentes, le goût du beau. Oh non! nous aimons ce mot de madame de Staël, appelant l'enthousiasme :

« Un signe divin auquel on reconnaît les créatures immortelles. »

Cette femme, philosophe malheureusement, mais dont le cœur était bon, dit :

« Lorsque vous parlez à quelqu'un sur des sujets dignes d'un saint respect, vous apercevez d'abord s'il éprouve un noble frémissement, si son cœur bat pour des sentiments élevés, s'il a fait alliance avec l'autre vie, ou bien s'il n'a qu'un peu d'esprit qui lui sert à diriger le mécanisme de l'existence. »

Le bon Max, se gardant d'analyser quoi que ce fût, jouissait de son enfant, et ne se mettait pas en peine de diriger ses instincts, de régler en elle l'élan poétique, de fonder sur le devoir l'œuvre de son éducation. Ennemi de la contrainte, pour lui et pour les autres, Max ne savait qu'une chose : ramer dans le sens du courant, et descendre gaiement le fleuve, tandis que sa raisonnable compagne s'attristait au fond de la barque, et que la vive et chaleureuse Edma trouvait beau et riant le mirage qu'elle caressait au loin du regard.

Parmi les choses de la vie, elle aimait une fleur, la chère enfant, une rose blanche, entourée de boutons entr'ouverts et de boutons naissants. Ce rosier, c'était son petit ami; et sa mère, pour l'accoutumer à la bonté, lui laissait le soin de l'arbuste, l'aidant de sa direction éclairée. Edma croyait qu'il devait être toujours vert, toujours fleuri, toujours charmant, qu'il ne pouvait cesser de lui donner ce qu'elle rêvait sans le savoir, comme nous faisons tous, du bonheur!

Edma avait sept ans lorsque sa mère fut obligée, à son grand regret, de la quitter pour quelques semaines, appelée dans sa ville natale par une affaire pressante. Elle la laissait aux mains de son père, et aux soins de la vieille Marguerite.

Quel ne fut pas son étonnement lorsque, au retour, et après les épanchements de cette joie bruyante qui reçoit les voyageurs, elle dit de ce ton calme dont sa fille était toujours frappée :

« Et ton rosier? tu l'aimes toujours? »

— Non.

— Comment? c'est possible? Tu ne l'aimes plus?

— Il n'était plus du tout joli, ses fleurs étaient tombées; ses feuilles étaient devenues toutes jaunes!

— Pauvre rosier! Il fallait redoubler de soins. Qu'as-tu fait pour lui? T'en es-tu occupée? réponds-moi. »]

L'enfant baissa la tête.

Même à sept ans, on n'ose pas avouer une faute en amitié. Bien que l'amie fût une rose, Edma se sentait coupable de n'avoir pas aimé toujours.

Elle ne répondait pas. Madame D*** l'attira doucement, passa son bras autour de son cou, et demanda tout bas :

« Dis-moi, ma fille, quand tu as vu que ton rosier n'était plus le même, qu'il devenait jaune et triste, qu'as-tu fait pour lui? »

Edma se cacha sous les boucles blondes de sa mère, et, toute honteuse d'elle-même, dit avec une moue, encore jolie à cet âge :

« Je l'ai laissé mourir. »

— Tu n'as pas bien fait, dit sérieusement la mère. .. Je t'écrirai une petite lettre. »

C'était un moyen d'éducation qu'Élise employait depuis peu. Edma avait su lire de bonne heure; son esprit devançait l'âge dans le milieu intelligent où elle était élevée, et elle avait demandé comme une faveur d'apprendre à lire « l'écriture de maman. » Ceci passait pour une récompense, et de cette récompense habilement répétée, il résultait que l'enfant lisait assez facilement les caractères tracés à la main.

Le soir, la bonne petite se coucha un peu triste, et comprenant très-bien que sa maman avait eu raison de lui dire : — Tu n'as pas bien fait. — Cependant elle s'endormit sous une pensée consolante, car la même voix aimée avait dit encore : — Je t'écrirai une petite lettre.

Le lendemain, au réveil, Edma fut bien étonnée de trouver sous son oreiller une vraie lettre, sous enveloppe, cachetée à la cire, et portant son nom et son adresse. Elle commença par la baisser, puis elle se mit en devoir de la lire :

« Écoute bien, ma petite fille, je veux te parler raison, ce ne sera pas long du tout. »

« Quand on aime une fleur, vois-tu, il ne faut pas lui demander beaucoup; il faut lui donner toujours, et puis savoir attendre. »

« Ton joli rosier était devenu triste et jaune. Eh bien, si tu n'avais pas cessé de l'arroser, de le soigner; si tu ne t'étais pas découragée devant ses débris, il aurait repris sa beauté à la saison prochaine, et aurait refleurir pour toi. »

« Comme je suis ta mère, je vais prendre soin du rosier; et, s'il n'est pas réellement mort, je te rendrai ses roses, ma petite enfant bien-aimée. Adieu, rappelle-toi qu'il faut être soigneuse, peu exigeante, et très-patiente quand on aime une fleur. »

» Ta mère,

» ELISE D. »

Comme une mère est toujours bonne, il arriva qu'à la saison prochaine, le petit arbuste fleurit pour Edma, et lui donna des roses.

II

QUAND ON AIME UN MARI

Edma était devenue belle. Son père s'inspirait de ses traits pour ses œuvres de prédilection ; mais l'heure était venue d'ouvrir la cage, et de laisser l'oiseau s'en échapper pour chanter sous les feuilles.

La mère avait beaucoup pleuré. L'enfant élevée par ses soins devait quitter la maison ; elle eût voulu la garder encore ; mais le bon Max, toujours véhément, la poussait lui-même hors du nid, quoiqu'elle n'eût pas vingt ans. Il trouvait, disait-il, parmi ses meilleurs élèves, un *cœur d'or* ; et, pressé par cette ardeur de désir que l'âge ne calmait point, il avait hâte de marier Edma. La jeune fille croyait bien volontiers son père dont le regard de feu communiquait au sien sa chaleur, dont le cœur confiant n'apportait à son cœur que l'illusion.

Edma quitta la maison paternelle, consolant sa mère, souriant à son père, et tendant les deux mains à ce bel avenir qui l'attendait pour lui donner, avec le titre sacré d'épouse, des fleurs, des perles, des cachemires, un foyer nouveau ; plus que tout cela, une belle intelligence dont elle allait être le flambeau ; une âme débordant d'enthousiasme, sur laquelle on avait dit qu'elle régnerait, l'heureuse Edma !

Sa nature poétique grandissait encore le compagnon de sa vie. Elle avait entendu mille fois son père faire de lui un pompeux éloge. Sa propre sympathie y ajoutait ce charme indéfini dont les têtes d'artistes revêtent l'objet de leurs rêves. Si le jeune et léger William avait pu savoir ce qu'on attendait de lui en noblesse de sentiments, en esprit, en bonté, en talents, en perfection universelle, il eût pris le chemin de fer et ne se fût arrêté bien certainement qu'au bout du monde. Mais, comme tous ceux qui manquent le train, il se trouva bientôt aux prises avec des difficultés qu'il n'avait nullement prévues ; et, de tous les partis, il prit le plus mauvais, celui d'éparpiller sa vie et de s'étourdir.

Le ménage avait commencé dans les fêtes, le rire et l'insouciance. Le beau-père était fou de joie. Edma croyait de bonne foi qu'il en serait ainsi toujours, et que la vie d'une femme aimée par un *cœur d'or*, c'était un chant joyeux. Elle se trompait.

William n'était pourtant ni mauvais ni menteur, mais seulement léger. Tant qu'Edma fut pour lui ce qu'est à notre regard un tableau nouveau et charmant, il interrompit le cours ordinaire de son existence, et n'eut d'autre souci que de lui plaire, de mériter son sourire et son approbation ; il se fit son humble serviteur et son admirateur. Les goûts de sa jeune femme furent ses goûts, il le

crut du moins, et les premiers temps de cette union ressemblèrent au rêve plutôt qu'à la vie.

Edma se sentait reine et ne doutait point de sa couronne. Un jour, pourtant, la jeune épouse put dire comme Henri III : « *Elle me blesse !* »

Ce fut quand la nature capricieuse et spontanée de William s'aperçut qu'un joug, si léger qu'on le suppose, est toujours un joug. Alors il se trouva comme enchaîné sur un espace trop étroit, et n'eut qu'une pensée : secouer le joug, se rendre indépendant de ces exigences de femme qui menaçaient de resserrer son horizon d'artiste.

Les beaux yeux d'Edma se remplirent de larmes ; le jeune homme avait peur des larmes, et cette peur le rendait brusque, il se plaignait. Les lèvres de la jeune femme, si belles dans le sourire, reprirent cette expression de bouderie enfantine qui jadis avait remporté plus d'une victoire sur son père ; mais un mari n'est pas un père, et d'ailleurs Edma n'avait plus sept ans. William la trouva laide sous cette moue, et le lui dit très-simplement. La reine avait perdu son prestige, et comme elle ne cherchait pas à le reconquérir par son indulgence pour les premières fautes, qu'au contraire elle ne montrait qu'étonnement, aigreur, sévérité, les plaies s'envenimèrent, ces plaies du cœur si difficiles à guérir.

Le bon Max, quand il vit se disjoindre ce qui semblait si bien uni, commença par ne pas s'en rapporter à ses yeux ; il niait volontiers ce qu'il ne pouvait comprendre. S'appuyant sur son passé, et comptant pour rien le caractère dévoué de sa femme, il disait que les querelles d'un ménage ne pouvaient pas être sérieuses, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu, entre sa chère épouse et lui, l'ombre d'un nuage noir. Hélas ! il fallut bien le voir entre Edma et William, ce nuage noir et effrayant. Le malheureux père ouvrit enfin les yeux et reconnut, à son grand étonnement, que si ce n'eût été par amour et pitié pour le petit Robert, unique enfant du jeune couple, on eût formé le triste projet de se séparer.

Pléine d'un sombre effroi, la nature confiante de Max s'ébranla tout à coup ; il se frappa le front, il maudit le jour où lui-même avait incliné le cœur de sa fille vers William. Sa femme eut peine à calmer ses emportements. Tantôt il voulait gronder Edma, lui donner tous les torts, lui parler sévèrement, durement. Tantôt il blâmait son gendre dans les termes les plus amers, et se proposait de lui faire tous les reproches qu'il méritait.

« Veux-tu t'en rapporter à moi ? demanda doucement Élisée.

— Oui, sans doute, tu sais ce qu'il faut dire ; essaye, et si tu ne réussis pas, il sera temps pour moi d'intervenir.

Madame D... se recueillit aux pieds de Dieu pour se disposer à remplir les plus hautes fonctions de la maternité ; puis, comme au temps où Edma n'aimait encore qu'un rosier, elle écrivit :

Très-chère fille,

« Quand on aime un mari comme tu aimes
» William, on se trompe si l'on désespère facilement d'une situation compromise. Tu as été
» louée, encensée, adulée, pauvre enfant! Que tu
» t'es méprise en ne voyant pas que cette exaltation devait avoir un terme. Je te l'ai dit quand
» tu riais, tu m'as trouvée triste et sévère; je te le
» répète aujourd'hui que tu pleures, et tu m'entendras mieux. Le temps des illusions est passé.
» Écoute-moi :

« Il y a une chose que tu n'as jamais voulu
» comprendre, c'est qu'il ne faut pas s'irriter parce
» qu'on ne rencontre pas l'idéal; il ne se trouve
» point ici-bas. La vie réelle ne comporte pas
» cette placidité du bonheur qui nous empêcherait d'entendre les voix d'en haut criant : *Sursum corda!*

« Tu as voulu bâtir, ma pauvre Edma, mais
» Dieu n'accorde qu'une tente à nous qui sommes
» des voyageurs et non des habitants. Sous la
» tente on n'exige pas tout ce que tu exiges; on
» se contente de peu, sachant que ce lieu n'est
» pas le lieu du repos définitif.

« Ce que t'a donné, aux premiers jours, l'union
» qu'a préparée ton père et qu'approuvait ton penchant, ce n'était pas la *vraie* vie conjugale.
» Cette vie est bonne assurément par le rapport
» des esprits et des cœurs, par le soin des mêmes
» intérêts; mais elle est pleine de devoirs journaliers et de concessions réciproques. Considérée
» au point de vue chrétien, c'est peut-être l'existence la moins entachée d'égoïsme. Tout y doit
» être calculé dans l'intérêt d'un autre, aussi bien
» que dans son propre intérêt.

« Toi, ma fille, en te mariant, et malgré mes
» avertissements, tu t'es attendue à recevoir de
» continuels hommages, de douces flatteries; tu
» as rêvé le beau, le parfait, le charmant, l'idéal,
» comme si l'idéal pouvait s'enfermer dans un
» cœur, même honnête, bon, affectueux, dans le
» cœur, si loyal pourtant, de ton William! Tu t'es
» trompée, ma chère Edma, tu as donné trop de
» confiance aux premiers élans d'une âme qui,
» elle-même, ne se connaît pas bien encore; trop
» de méfiance à ce qui a suivi.

« Ton mari ne tient plus dans ton esprit la
» place qu'il y doit tenir. Pourquoi? Parce qu'il
» n'est pas ce que tu as follement rêvé par ignorance de la vie et du cœur humain. Tu retires
» insensiblement de votre commune existence ta
» pensée, ton action; tu cherches à te mettre à
» part; tu le lui laisses voir, imprudente! Si tu
» ne pêches pas, c'est bien parce que tu ne sais
» pas ce que tu fais! Mais je dois t'éclairer; sinon
» je serais coupable de tes fautes mêmes.

« Entends-moi, ma bonne amie, c'est encore
» l'histoire du rosier. Parce que roses et feuilles
» étaient tombées, tu te détournais par inexpérience, tu le laissais mourir. Enfant, tu as fait
» du mal au rosier; femme, tu as fait du mal à

« William. Par ton étonnement devant ses négligences tu l'as découragé. Il ne croit plus que le
» bonheur soit réellement à ton foyer, foyer béni
» pour lui, pourtant, le seul béni. Ma fille, fais
» attention, tu te joues de très-grandes choses,
» comme si c'étaient des hochets. Et pourquoi
» risques-tu de perdre ton bonheur? Parce que ce
» bonheur s'est effeuillé comme ton rosier. Ce
» sont des débris; et toi, tu as peur des débris.
» Laisse-moi les rapprocher et te refaire du bonheur.

« Voilà ce que te propose ta mère : Sois indulgente jusqu'à l'extrême pour les petits travers
» qui te choquent dans William. Songe que tu as
» épousé un jeune homme, et qu'il ne peut arriver
» tout d'un coup à la maturité. Supporte avec la
» patience d'une âme recueillie, et vraiment religieuse, ces légères offenses qui te blessent, *sur tout* parce qu'elles détruisent tes châteaux en
» Espagne. Demande moins à ton mari en attentions, en prévenances, en sacrifices. Donne beaucoup plus que tu ne demandes. Tu dis que chez
» toi plus rien ne t'intéresse; fais comme si tout
» t'intéressait; c'est très-difficile; mais ce n'est pas
» impossible. Comme maîtresse de maison, ne
» laisse rien en souffrance; ceci est un point sérieux. Le dégoût naît du désordre et de la négligence. Garde-toi de ces bouderies puériles qui
» ont abaissé ton caractère d'épouse. Garde-toi
» aussi de ces négligences journalières dans ta parure quand tu ne dois voir *que ton mari*... Sois
» belle, aimable, et, si je puis ainsi parler, *coquette*
» pour William. Son esprit est léger, ceci restera
» toujours, mais le cœur est très-bon. Peu à peu,
» si tu veux suivre mes conseils, tu le verras revenir à toi; demeurer plus souvent au logis, se
» plaire entre toi et son fils. Oh! mon enfant, ne
» te décourage pas! Le bonheur, c'est si fragile;
» comment le garder en entier, et que faire si l'on
» néglige les débris, si l'on ne sait pas s'en servir?
» Crois-moi, fais ce que je te dis, et tu épargneras
» à ma vieillesse qui s'approche de bien cuisantes
» larmes. Adieu, très-chère enfant.»

Ta mère,
ÉLISE D...

Comme une mère est toujours bonne! Il arriva que William, plus taquin que méchant, plus distrait que lassé, se prit à retrouver dans Edma cette grâce qui l'avait charmé, jointe à la gravité suave qui sied au front d'une jeune mère. Elle ne bouda plus, elle rendit au logis sa fraîcheur, sa gaieté; elle fit des frais pour son mari *tout seul*; il s'en étonna, puis tomba dans ce piège innocent.

De bon cœur, de bonne foi, on reprit le sentier juste à l'endroit où l'on s'était plaint de sa monotonie. Bientôt les trésors que donnent la jeunesse et la certitude d'un sentiment durable se retrouvèrent nombreux sous les pas des deux époux. Ce n'était plus, il est vrai, l'exaltation des premiers

temps, née de deux imaginations ardentes; non, on voyait assez les défauts l'un de l'autre pour se les pardonner. On ne se croyait ni impeccable, ni un peu au-dessus des simples mortels; néanmoins on se contentait de la réalité, la trouvant bien suffisante sous la tente des voyageurs, et attendant les cieux pour toucher l'idéal.

III

QUAND ON AIME UN ENFANT.

Le bon ménage s'égayait des jeux et des chants du petit Robert; c'était la joie, c'était la vie, c'était l'idole. Sa nature expansive débordait en saillies heureuses, en tendres caresses; il remplissait la maison de ce bruit dont tout le monde se plaint, et qu'on regrette de ne plus entendre.

Edma ne voyait rien sous le ciel de plus beau que Robert, et sa fierté maternelle se prévalait à juste titre des éclairs d'intelligence qui passaient dans les yeux de son fils. Tout était satisfaction de cœur et d'amour-propre dans cette première éducation. La bonté du grand-père se retrouvait dans le petit garçon, mais avec un naturel plus réfléchi, des aptitudes plus variées. Cet esprit s'ouvrait à tout, et passait facilement du jeu à l'observation. Le vieux Max admirait! Ce n'était pas lui qui aurait pressenti l'orage dans ce regard ardent, dans cette immobilité que gardait l'enfant quand il était contrarié, dans cette accentuation qui disait si naturellement: « Non, je ne veux pas. » — Il est charmant, ce petit garçon, répétait l'artiste aux cheveux blancs, il est charmant!

Et le bon Max, comme s'il n'avait pas vieilli, repassait par le même chemin, aimant Robert comme il avait aimé Edma, sans prudence, sans vigilance, toujours suivant le flot, et chantant sa gaie barcarolle.

Vint l'âge des études, l'âge des succès. Edma couronnait l'enfant de sa main, au milieu des applaudissements de ses camarades, et sous les yeux d'un public sympathique et nombreux. C'était encore l'heureuse Edma; l'enfant ne lui donnait que du bonheur, et ce bonheur, croyait-elle, ne pouvait que s'accroître.

Quels doux pensers, quand elle refaisait, au nom de son fils, ces beaux châteaux en Espagne qui, renversés sur un terrain, se relèvent si vite sur un autre. Robert serait non-seulement l'honneur et la joie de ses parents, mais encore le vaillant champion de la vérité et des nobles causes. Elle le voyait de loin entrer dans la carrière de la vie comme un géant qui part sans se presser, et dépasse tout concurrent. Avec l'universalité d'aptitudes qu'on découvrait en lui, il ne pouvait manquer d'arriver aux sommets, de quelque côté qu'il dirigeât ses pas. Peut-être planterait-il le

drapeau de la France en des lieux inconnus? Peut-être remuerait-il les hommes par son éloquence, et ferait-il passer ses hautes conceptions dans l'esprit de ses contemporains. Mais avant tout il serait son fils; l'homme, le grand homme, le génie, chercherait encore pour son encouragement et pour sa récompense le sourire de sa mère!

Le temps passa. Robert devint haut de taille, beau de visage, instruit, distingué, capable de grandes choses; mais il trouva l'obstacle en lui-même, et ne le surmonta point. La fièvre de l'indépendance s'alluma dans son sang, le jour où il sentit sa puissance intellectuelle unie à sa force virile. Lui aussi se dit: Je suis roi. Se trompant de chemin, il alla d'abord où n'était pas sa mère; leurs idées ne se rencontrèrent plus. Toutes les préventions nées d'une philosophie malsaine et d'une littérature plus malsaine encore, s'emparèrent de cette nature enthousiaste. Ce fut l'heure des déchirements. Quand son fils parlait, Edma ne le comprenait plus. Ce qu'elle croyait, il le niait; ce qu'elle lui avait appris dans sa petite enfance avec tant de soin et d'amour, il feignait de l'oublier, ou de le confondre avec les fables puériles destinées à la jeunesse des peuples et des individus.

Le plaisir vint aussi frapper à la porte de cette âme qui, par orgueil, se croyait mûre et expérimentée. Robert but à la coupe et s'enivra. Tout fut fatal dans ce long voyage du prodige qui s'en était allé au pays de l'indépendance, loin, bien loin de sa mère. Edma vit tomber toute sa fierté. Son fils n'était plus sa gloire!

Pauvre femme! qu'étaient devenus ses rêves? Un essaim d'esprits superficiels entourait son enfant. Il avait pris leur langage, leur vanité misérable, leurs utopies, leurs négations. Où donc l'homme fort et hardi? Où donc le génie qui, pliant sous la vérité, devait la servir de sa plume ou de son sang? Edma était humiliée.

Devant son mari, justement irrité, elle osait encore excuser le jeune homme, interpréter ses actes avec une certaine indulgence; mais devant sa mère, elle laissait à nu l'affreuse plaie de son cœur.

Madame D. avait suivi dans ses détails le réveil progressif de sa fille, sortant de ses illusions maternelles. Elle l'avait vue s'exagérer d'abord le bien, ensuite le mal; trop présumer de la riche nature de Robert; puis désespérer trop vite de son avenir. C'était encore et toujours l'histoire du rosier. Les âmes très-ardentes sont, plus que d'autres, portées à ces extrêmes: Grandir ce qu'on aime, et ne plus espérer en ce qui est tombé. Il faut avoir laissé mûrir son esprit sous le conseil, pour savoir tout le parti qu'on peut tirer de ce qui semble perdu.

Madame D. souffrait deux fois, car en elle l'aïeule et la mère se réunissaient. Elle considérait avec effroi le long avenir qui se préparait. Non-seulement Robert avait pris une voie mauvaise,

mais il avait jeté sa pauvre mère dans un état voisin du spleen. Vivant sous le même toit, on se parlait peu; tout était prétexte pour ne pas se trouver ensemble; la gêne se sentait sur tous les points. Edma cachait à William tout ce qu'elle pouvait cacher, néanmoins il en voyait assez pour s'irriter de plus en plus contre son fils, et l'irriter lui-même par le contraste d'une autorité trop pesante, succédant à une tendresse trop peu clairvoyante. L'intérieur devenait un lieu de torture morale; William était sombre, sa femme découragée, l'horizon de la famille semblait menaçant.

Mais pour chacune des grandes époques de sa vie, Edma recevait de sa mère ce qui manquait à son organisation. Encore une fois, elle était en face des débris; encore une fois elle n'en savait rien faire.

Un jour, comme au temps qu'elle était petite, elle trouva sous son chevet une lettre:

« C'est moi, ma fille, je viens, comme aux jours du rosier parce, que tu as besoin de moi. Écoute:

« Quand on aime un enfant il faut s'attendre à souffrir, tu ne t'y es pas attendue. Depuis l'heureux moment où Robert t'a souri pour la première fois, tu as cru avoir droit au bonheur, tu t'es trompée. Sans doute, son enfance et son adolescence ont été faciles, propres à entretenir l'illusion; mais tu n'avais compté ni sur les orages de la jeunesse, ni avec l'esprit d'indépendance qui est le fléau de notre temps.

« Je ne veux pas te reprocher la plus petite faute en éducation, en direction. Tu as toujours voulu bien faire; et d'ailleurs le cœur de l'homme, à vingt ans, est un labyrinthe où il se perd lui-même; à plus forte raison une mère est-elle excusable de n'en pas connaître toutes les issues et de se tromper quelquefois. Aussi ne m'occupé-je point du passé, mais du présent.

« Parce que ton fils n'a pas répondu à l'idéal que l'orgueil maternel a formé en toi, tu désespères de son avenir, tu crois que tout est perdu. Non, rien n'est perdu à cet âge, avec cette belle intelligence et ce cœur qui t'aime tout en te faisant souffrir. Dans l'âme, comme dans l'atmosphère, il y a des tempêtes; il faut les laisser passer, puis réparer avec patience les désastres que ces tempêtes ont causés. Or, rien de moins réparateur que ton découragement. Tu ne gagnes rien sur Robert, qui ne voit plus dans votre intérieur que l'irritation ou les larmes. Tu sembles ignorer, ma chère Edma, que l'homme, en ces premières années de sa jeunesse, où le plus souvent il s'égare, n'est homme qu'à ses propres yeux; mais qu'aux yeux de sa mère, alors et même beaucoup plus tard, il est toujours par un point un enfant; ce point, c'est l'intime du cœur.

« Si, au lieu de désespérer de ton fils, tu te rapprochais de lui; si tu avais l'air de compter sur lui malgré tout, de ne pas douter un instant du

sentiment filial qui semble obscurci par la fougue et l'étourdissement, tu avancerais plus que par ta tristesse qui le fatigue, et ton silence qui l'impatiente.

« Ah! chère Edma, une autre mère a souffert plus que toi; celle-là ne s'est pas découragée. Elle était seule à veiller sur ce bouillant Africain qui n'admettait ni conseils, ni avertissements. Monique, ne pouvant rien pour lui, se contentait d'aimer et d'espérer. On nous apprend que quand son fils passait sur une rive lointaine, poursuivant ses plaisirs menteurs, elle s'embarquait, elle aussi, mais sur un autre vaisseau; puis elle vivait au lieu où vivait son enfant, l'attendant toujours, se trouvant là comme autrefois près du berceau, pour le servir dans ces grandes misères où l'homme peut tomber, ou pour répondre à son premier appel, s'il venait à se réveiller de son fatal sommeil. Elle aussi savait comme toi ce que valait son fils; elle l'avait élevé avec les plus tendres soins; elle l'avait vu mêler son intelligence aux intelligences de son temps; elle ne doutait point de ce qu'il pouvait faire pour le bien et pour la vérité, s'il entraît dans la voie droite. Il en choisit une autre, volontairement, exprès; son esprit erra de système en système, épris d'une philosophie toute païenne, ne découvrant un erreur que pour se jeter dans une autre qui ne le satisfaisait pas davantage. Monique était toujours là, debout, prête à servir son âme, et la portant pour ainsi dire dans ses mains jusqu'aux pieds de Dieu. Les années s'écoulaient, elle ne désespérait point; elle était haletante, saignant de cette plaie du cœur que nous connaissons, nous, pauvres mères. Elle avançait en âge et ne se lassait point.

« Que restait-il de ce bien-aimé qui remplissait sa vie?... des débris. Et c'est de ces débris qu'elle espérait encore.

« Un jour, Dieu fit la grâce que la lumière, qui tant de fois avait passé inutilement sous le regard du jeune homme, jaillit subitement d'un livre et d'un mot, et, pour retrouver Dieu, le jeune homme se tourna vers sa mère... Ce n'étaient que des débris, c'est vrai, mais de ces débris Dieu fit saint Augustin.

« Regarde en toi-même, très-chère fille, et tu verras qu'il manque à ton Robert l'influence d'une Monique. Crois-moi, suivons de loin, à cause de notre faiblesse, mais suivons pourtant les pas sanctifiés de la pieuse Africaine, et ne montrons pas dans les détails de la vie intime cette lassitude de la souffrance qui semble exclure tout espoir.

« Réfléchis, observe-toi et observe ton fils. Travaille ensemble, si tu le veux; je t'aiderai, je ne dirai pas de mon expérience, car tu ne m'as jamais coûté de larmes, mais des remarques que j'ai faites dans le cours de ma longue vie.

« Adieu, chère Edma, je te plains. La seule dif-

» s'érance entre toi et moi, c'est que mon cœur, qui
» souffre comme le tien, est plein d'espérance.»

Ta mère,
ÉLISE D...

Les larmes de la bonne Edma tombèrent sur ces lignes; elle se dit que celle qui, pour la troisième fois, venait à son secours dans un cas désespéré, la sauverait encore, et se promit de s'abandonner, les yeux fermés, à sa direction.

La grand'mère et la mère unirent leurs efforts et tramèrent un innocent complot. On devait, laissant à William la force et les paroles sévères, entourer le jeune homme de cette patience pleine de tendresse qui est le meilleur bouclier des mères contre les traits que lancent leurs fils. Ah! ce n'est jamais le fils tout entier qui s'égare, c'est cette portion de lui-même que sa mère n'a pas formée de son sang, de ses larmes; cette portion qu'ont faite les livres des songeurs, et les enchantements de ces voix de sirènes qui partent des roseaux et l'attirent traîtreusement.

Edma comprit les conseils maternels. Elle parut détourner ses yeux de ce Robert égaré qui la rendait si malheureuse, et entreprit d'éveiller par sa touche très-délicate ce Robert enfant qui dormait. Le travail fut long, sans doute; il fallut des années pour que le fougueux jeune homme consentît à revenir sur ses pas. Est-ce en un jour que tombent des illusions anciennes? Non, c'est peu à peu, par un abaissement insensible. Les idées sérieuses d'une mère finissent par reprendre leur place dans cette jeune tête qui n'en voulait plus. Le fils n'en convient pas; souvent même il affecte pendant un certain temps le contraire, mais quand un esprit observateur mesure la distance que le jeune homme a mise entre ses idées présentes et ses idées d'autrefois, on reconnaît qu'un changement profond s'est fait, et qu'il n'est pas loin de dire: « J'ai péché contre le ciel et contre vous. »

Edma fut jugée digne de cette insigne faveur. Elle rendit à Dieu l'âme de son enfant, et Dieu lui rendit à elle le sourire et les épanchements du prodige. En une heure, il eût tout payé. Sa mère avait oublié ce passé de douleurs en le regardant s'asseoir d'un air heureux au foyer de famille, et retrouver près de l'âtre ces joies simples, ces touchants souvenirs de l'enfance, et surtout ces fortes traditions chrétiennes qu'on lui avait arrachées.

On le voit, ce fut encore l'histoire du rosier. La raisonnable Élise avait empêché sa fille de désespérer des débris...

Et, comme une mère est toujours bonne, il arriva que ces débris reconstituèrent une belle âme, et que l'heureuse Edma, vérifiant une seconde fois la parole de nos saints livres, ne se souvint plus de ses maux dans la joie qu'elle eut d'avoir mis un homme au monde.

IV

QUAND UNE MÈRE NOUS AIME.

Qui ne s'est arrêté longtemps et volontiers devant ces tableaux de genre représentant l'intérieur d'une famille aisée, dont tous les membres paraissent heureux? Ces toiles n'attirent pas les yeux; la petitesse des proportions les fait souvent passer inaperçues; mais elles retiennent le regard qui les a rencontrées. Pourquoi? Parce que chacun se plaît à pénétrer dans cet intérieur calme, dont on se trouve pendant un instant faire partie.

On ne connaît bien à fond qu'un intérieur, le sien; et comme tout s'y passe en général beaucoup moins bien que sur la toile, on est content qu'un peintre ait pris la peine de composer précisément ce qu'il nous faut. On s'arrête, on regarde, on sourit avec ces aimables inconnus qui veulent bien laisser leur porte ouverte, et se livrer devant nous à leurs occupations. L'un écrit, l'autre lit, les femmes cousent, les enfants jouent sans bruit, le feu brille, le chat dort. Nous sommes ravis, nous disons: C'est ainsi que je me figurais un intérieur où rien n'est en souffrance, où l'on ne voit ni désordre, ni poussière, ni malentendus, ni rien de ce qu'on voit *chez nous*. Ainsi nous arrivons sans peine au parfait contentement, et comme de tout ce monde sur toile, personne ne bouge ni ne parle, et que le chat ne miaule pas, nous demeurons convaincus qu'ils vont être heureux ainsi, de père en fils jusqu'à la fin du monde; cela nous repose.

Ce que l'on éprouve devant ces jolies toiles, on l'éprouvait quand on avait le bonheur de pénétrer dans l'intérieur du vieux Max, si beau dans son rôle de patriarche. Il avait conservé toute sa gaieté; c'était la même vivacité dans l'esprit, le même entrain, la même chevelure, ayant toutefois passé du noir au blanc.

Il avouait qu'il ne se trouvait pas changé. Effectivement, c'était la même naïveté devant certains côtés de la vie, la même confiance en l'avenir, la même pente aux belles illusions. Max avait vieilli sur place, sans s'en apercevoir. Il est vrai que, pour une raison quelconque, les jambes avaient imaginé de ne plus marcher, ce qui était pourtant leur unique affaire en ce monde; le propriétaire s'était un peu fâché contre elles, disant que la marche était une des conditions du bail; on ne l'écouta point... Bref, il finit par céder et dire, avec cette bonté communicative dont il ne s'était jamais départi: « mes enfants, je suis prisonnier, ce n'est pas drôle; mais la prison est si jolie! On y est si bien! »

Quand il disait cela, la vénérable grand'mère le regardait avec reconnaissance. Elle savait que son mari lui renvoyait tout l'honneur de la situation, répétant volontiers à ses amis intimes:

« Je ne sais pas comment cela se fait, depuis que nous sommes mariés, j'ai toujours trouvé que

tout allait sur des roulettes. Il y a bien eu par ci, par là, quelque gros ennui; mais comme les affaires du ménage regardent ma femme, je m'en suis occupé le moins possible, et elle s'en est tirée comme vous voyez. Elle vaut son pesant d'or ! »

Si l'on détournait les yeux du bon-papa, pour les reporter sur la vertueuse Élise, parvenue à ce temps de la vie où l'on a droit aux soins, aux attentions, aux égards; on la retrouvait s'efforçant encore d'être utile à tous, aidant chacun de son expérience, servant de refuge et de conseil, occupant ses heures à faire ce qui pouvait entretenir l'économie, le bien-être, et pensant ainsi au présent et à l'avenir.

Assurément l'avenir ne l'inquiétait plus pour elle-même; le but du voyage était proche, elle allait y toucher, et s'y préparait dans la paix de son âme; mais l'avenir des siens, l'avenir de son petit-fils surtout, ne fallait-il pas l'assurer, l'améliorer? C'est l'unique pensée du pèlerin aux approches du terme: laisser le reste de ses provisions à l'enfant qui va passer par le même chemin, les augmenter même autant que possible. Cela se faisait avec calme et raison. La grand'mère bénissait Dieu chaque jour de ce qu'en la retirant du monde, il ne lui infligerait pas la crainte de savoir ses petits-enfants malheureux. Elle disait quelquefois :

« Allons, il est temps de faire mes paquets; je veux tâcher de les faire de bonne humeur. »

Puis elle souriait, couvrant ceux qui l'aimaient de son regard demi-éteint, mais si bon, si fidèle !

Il ne lui manquait, disait-elle, qu'une seule chose : marier Robert. Et comme celui-ci ne demandait pas mieux, cet heureux événement devint le point de mire de l'aïeule. Il n'était question que de la future belle-fille; ne la connaissant pas encore, et ne soupçonnant même pas son existence, elle profitait de l'occasion pour se la représenter sous les traits qui lui plaisaient le plus.

Brune ou blonde ? cela regardait Robert, qu'elle supposait d'ailleurs assez mûr pour ne pas se laisser subjuguer par la forme, sans s'assurer du fond. La grand'mère souhaitait à son petit-fils une femme *raisonnable* avant tout, et *très-bien élevée*; c'est-à-dire n'attachant pas une importance exagérée au luxe, à la toilette, à la table; sachant calculer, ne sentant pour les détails du ménage ni cet éloignement fatal qui mène au décousu, au désordre; ni cet attrait exclusif qui néglige toute occupation intellectuelle, et se perd dans les soins obscurs auxquels des serviteurs bien dirigés pourraient suffire. Ce qu'entendait encore la grand'mère par ce mot : une fille bien élevée, c'était l'absence de la moquerie, de cette tendance aux remarques microscopiques, tendance qui disperse les facultés, et les use sur de si petites choses que ces facultés se lassent et se dégoûtent si on les reporte sur des choses de quelque valeur.

Elle voulait une femme qui ne fût ni faite ni

enfant; mais prête à se laisser donner par la réflexion, les circonstances, et le milieu, cette maturité, cette grâce de l'esprit, cette force du caractère qu'une *femme enfant* ne connaîtra jamais.

Eh bien, ce petit modèle, si simple, mais si rare, que rêvait bonne-maman, existait dans la grande ville; et, par bonté pour l'aïeule, Dieu fit que Robert la rencontra.

Lucie fut indiquée par le doigt de la Providence. Sans la chercher précisément, on la trouva chez une amie commune. On la vit longtemps sans trop la remarquer, tant elle était pareille à la violette; mais chaque fois qu'on passait quelques heures avec elle, on sentait accroître l'estime et l'intérêt qu'elle inspirait.

Un jour, les circonstances appelèrent au loin la jeune fille; elle dit adieu au cercle intime qu'elle charmait sans le savoir; et, le lendemain, Robert trouva Paris vide et triste.

Il s'en plaignait à son aïeule, dont le fin sourire disait assez qu'elle avait prévu l'effet produit par ce départ.

« Attends le retour, mon enfant, répondit-elle, et je te promets que tes efforts, ta sagesse seront récompensés par le plus beau don de Dieu.

— Quoi ? auriez-vous la pensée...

— Attends le retour.

— Serait-il possible que...

— Attends le retour. »

Robert attendit, non sans impatience. Il travaillait avec assiduité, car le moment approchait où son travail assurerait les fondements d'une maison nouvelle. En lui s'évanouissaient ces dernières lueurs de l'illusion menteuse; il touchait à ce point du voyage où l'homme moral sent ses forces doubler, sa tête se refroidir, son cœur se dévouer... Vint le retour. La grand'mère avait tâté le terrain, par tous ces petits moyens qu'ont de tout temps employés les diplomates, pour préparer les traités d'alliance. Les parents de Lucie voyaient avec satisfaction le projet en question; mais quant à la décision, ils s'en rapportaient à leur enfant chérie; c'était à elle de dire le dernier mot.

Ce dernier mot fut justement le premier qui sortit des lèvres de Lucie. La violette avait si bien gardé son cœur, que ce cœur innocent s'inclina tout d'abord vers l'homme dont son père et sa mère lui dirent :

« Il t'estime, il t'aimera si tu le lui permets, et nous y consentons. »

Bonne petite Lucie ! Il lui semblait l'avoir aimé déjà, car elle avait quelquefois pensé, disait-elle naïvement à sa mère, que si sa fierté voulait garder jusqu'à son mariage une indépendance *absolue*, la chose n'était vraiment pas facile en voyant si souvent Robert.

Ainsi la grand'mère rapprocha ces deux enfants, et ce fut sa manière de terminer la grande tâche qui lui avait été assignée par la Providence.

« Mes amis, disait-elle tranquillement, j'enfile

ma dernière aiguille ; après quoi il faudra s'en aller, car j'aurai fini ma journée. »

Qui fut joyeux, le jour des noces ? Robert sans doute ? Non, il n'était pas le plus joyeux, ou du moins sa joie n'avait point ces formes exubérantes qui remplissent une maison d'exclamations, de francs-rires et de mots plaisants. C'était le vieux Max qui, craignant d'étouffer de bonheur, exhalait son contentement par tout ce qu'il pouvait imaginer de paroles enjouées, de gestes expressifs, de souhaits bruyants, de baisers paternels, de petits gâteaux et de verres de punch. Chacun sa manière ; il était expansif à un haut degré, et sa femme riait de bon cœur en le regardant s'épancher en famille. Elle était jalouse, disait-elle, parce que ses souvenirs ne lui rappelaient pas qu'il eût été à ce point ému de joie (c'était fou qu'elle voulait dire) le jour de son mariage. Il est certain que le bon-papa ressentant vivement les joies de tous, avait réellement fort à faire, et disait à sa fille qu'il était trop heureux qu'elle eût un fils unique, parce que deux ou trois noces comme celle-là lui eussent fait perdre la tête, à lui bon-papa.

Edma savourait paisiblement ce qu'il y avait de bonheur dans le moment actuel, et acceptait aussi paisiblement ce qu'il y avait d'épines parmi les fleurs, car il y en a toujours, visibles ou cachées. Depuis longues années, Edma avait cessé d'être exigeante, et de demander à la terre ce qu'elle n'a jamais produit : l'idéal. Elle entrevoyait avec une douce indulgence les petites imperfections de sa belle-fille, s'attendant à trouver quelques ombres de plus au tableau, quand l'abandon complet aurait remplacé la timidité et la réserve des premiers temps.

Cette perspective ne la troublait pas ; elle ne se figurait plus, comme autrefois, qu'on pouvait rencontrer le bonheur, et le garder *tout entier*. Il lui suffisait de voir qu'autour d'elle on vivait en paix. La paix, n'est-ce pas la base du bonheur ?

La nouvelle épouse avait accepté la vie commune telle que l'entendait le bon-papa. Un grand pavillon au fond d'une cour, et les trois ménages réunis dans ce pavillon, profitant des avantages de la vie en famille et ne se gênant point les uns les autres. Chacun comprenait cette association et s'y plaisait, faisant les concessions journalières qui assurent la bonne entente. On s'occupait dans son intérieur respectif, et l'on ne se réunissait qu'aux heures des repas et le soir. Ainsi la liberté individuelle n'était pas détruite par des rapports trop fréquents, et par l'oisiveté qu'entraînent ordinairement ces rapports. Le temps était, au contraire, divisé et employé de façon à laisser le moins possible de vague dans l'existence, car le vague est ce qui lasse le plus sûrement, tout en faisant semblant de reposer l'esprit.

Mais aussi avec quel plaisir ne se retrouvait-on pas, à midi et à sept heures ? que de choses on avait à se dire ! les femmes surtout, parce qu'elles

aiment les détails, et voient cinq ou six faits où les hommes n'en voient qu'un.

Le grand-père n'était pas le moins intéressant, comme on le pense bien. Il avait beaucoup vu et beaucoup lu ; ses aptitudes et ses travaux l'avaient mis en rapport avec les grands et les petits ; et il racontait, avec un entrain spirituel, des épisodes de voyages, toujours soigneusement assaisonnés de ce sel gaulois qui double l'intérêt. En outre, il avait à sa disposition une masse d'anecdotes, historiques ou non, de bons mots, et de *joyeusetés*, comme on disait autrefois.

Lucie trouvait beaucoup de charme dans la société du vieillard, et comme elle n'avait pas encore grande occupation dans son ménage tout neuf, elle allait lui faire des *visites*. Il la recevait à bras ouverts, trop content de s'entendre appeler bon-papa par cette voix argentine qui lui communiquait un retour de jeunesse, à l'extrémité de sa course. C'était alors un feu roulant de questions naïves et de réponses toujours spirituelles, souvent instructives.

Lucie avait trop de bon sens pour ne pas savoir que son éducation, assez superficielle, demandait à être complétée, et que la culture de l'intelligence n'a point de saison particulière, mais se fait tout le long de la vie par la lecture et la conversation. Elle apprenait en écoutant, et se rendait chaque jour plus intéressante aux yeux de son mari. S'il l'avait aimée simple violette, il ne pouvait manquer de voir avec grand plaisir s'étendre le cercle de ses connaissances. C'était avec un bonheur croissant qu'il regardait sa femme grandir moralement, et devenir de plus en plus sa compagne, c'est-à-dire capable de répondre, en une certaine mesure, à son intelligence aussi bien qu'à son cœur. — Sans doute, disait Robert, s'il fallait choisir, mieux vaudrait cent fois le cœur et le bon sens que la culture intellectuelle ; mais que le mélange est une douce chose !

Il avait raison. Si les femmes ne se contentaient pas, fort souvent, d'être *gentilles*, on les prendrait plus au sérieux et les choses n'en iraient pas plus mal dans notre France, où l'honneur des hommes est d'accorder à leurs femmes plus d'honnête liberté et plus d'influence au foyer que dans tout autre pays.

Comme on en peut juger, tout dans cet intérieur reposait le cœur et les yeux. Cependant il ne faudrait pas croire que les choses s'y passassent exactement comme sous les pinceaux d'un patient fils d'Apelle. Loin de là ; il y avait au pavillon, en quantité suffisante, des ennuis, des oppositions de caractères, des nuances dans la manière de voir, des migraines, des maux de dents et la suite. Toutes ces choses seraient probablement d'un effet déplorable en peinture ; voilà pourquoi sur la plus jolie toile du monde, les inconvenients sont toujours sous-entendus.

Chez le vieux Max, rien de sous-entendu. Tous les ennuis s'apercevaient d'une lieue, mais per-

sonne n'avait la folie de s'arrêter à les contempler uniquement, sans voir le bien-être répandu tout autour. Les deux mères avaient même gaiement formé le projet de faire pour la jeune Lucie un cours pratique du bonheur en famille, une espèce de traité qu'on pourrait intituler : « Des débris, et de la manière de s'en servir. » Le bon Max proposait un chapitre sur les jambes qui font des façons pour marcher, après avoir fait deux lieues à l'heure.

On ne sait si le traité en question a pu trouver un éditeur ; il est probable que non, tant la chose est difficile ; mais quant au nombre des chapitres fournis par cinq ou six personnes passant pour être heureuses, il a dû dépasser quatre-vingt-dix-neuf.

Tout ce monde paisible et souriant attestait que, sur notre planète, la seule qui nous soit connue, le bonheur ne se forme que de débris plus ou moins vigoureusement préservés d'une dissolution complète.

On en était là de la vie, au pavillon, lorsque par une belle soirée d'automne le vieux Max entendit frapper discrètement à sa porte. La grand-mère n'entendait qu'à moitié, c'était bien convenu, il avait fallu faire cette concession à la vieillesse. Élise acceptait sa surdité comme le reste, sans étonnement, et se servant à l'occasion des oreilles de Max, à qui d'ailleurs elle avait plus de cent fois prêté ses jambes.

— Qui est là ? demanda le vieillard.

— C'est moi.

Cette réponse, si intelligente qu'elle fût, ne satisfaisait pas l'interlocuteur parce qu'il ne reconnaissait pas la voix.

— Qui donc est là ?

— Moi, monsieur... c'est-à-dire ce n'est pas moi, c'est la petite.

— Quelle petite ?

Max s'élança de son fauteuil, impatienté de ne rien comprendre à ces réponses ambigus ; mais comme ses jambes ne voulurent point le conduire, Max tout ensemble resta dans le fauteuil.

— Entrez, cria-t-il un peu brusquement.

La porte s'ouvrit toute grande, et les heureux vieillards aperçurent une de ces larges nourrices bourguignonnes dont la carrure, la rougeur et la bonhomie semblent apporter au frère enfant de Paris une provision de vie qui supplée au peu qu'il a reçu. Elle entra d'un pas ferme, comme l'ambassadrice d'une haute puissance, tenant sur ses bras le plus beau gage d'entente cordiale qu'on pût imaginer. C'était, on se le figure, un beau petit paquet tout blanc, tout court, tout étroit, et dormant de tout son cœur ; c'était le précieux, l'inestimable trésor confié depuis quelques heures aux mains aimables de Lucie.

Edma, qui avait voulu épargner à ses vieux parents toute préoccupation, toute inquiétude, avait résolu de ne leur apprendre l'heureuse arrivée de leur arrière-petite-fille qu'en l'envoyant elle-même,

sur les bras de la nourrice, leur dire, par l'entremise de la simple paysanne :

— Me voici ; je suis bien contente d'être venue au monde, et l'on va m'appeler la petite Élise.

L'effet dépassa l'attente d'Edma, qui se tenait derrière la porte pour jouir de la surprise. Cette surprise fut complète. Sa bonne mère marcha vers la nourrice, et, tout en lui souriant, prit tendrement la petite fille, puis elle se rapprocha du beau vieillard et déposa sur ses genoux le doux et léger fardeau. Le bon Max poussa de joyeuses et bruyantes exclamations en voyant entre ces chers petits doigts une fleur d'automne qui lui était destinée ; puis, passant de la joie subite à cette faiblesse attendrie que l'âge apporte au cœur, il pleura de bonheur, le vieux Max !

Sur la poitrine de l'enfant, Edma avait placé une lettre à l'adresse de sa mère, qui la prit et se réserva de la lire plus tard, dans la solitude. Alors entra la grand-mère, paraissant jeune encore devant la bis-aïeule. Edma était heureuse, mais moins que sa mère, car son bonheur n'était exempt d'aucune préoccupation ; au contraire, elle les voulait toutes afin d'être utile à ses enfants et de faire pour eux ce qu'on avait fait pour elle-même. Toutefois, la sérénité d'Edma n'était point troublée, on sentait que la vie se renouvelait en elle, car un amour inconnu venait de lui être révélé.

La petite Élise c'était, pour ainsi dire, la photographie vivante de son fils. Elle l'aimait doublement : une fois pour elle-même, une fois pour Robert. Elle se sentait prête à la servir comme elle avait servi son fils enfant. C'était le même amour fortifié par un dévouement encore plus pur, car le sacrement de mariage donne à l'âme des facultés qu'elle ne comprend pas bien d'abord, et qui vont se développant toute la vie, selon le besoin des êtres tombés successivement de la pensée de Dieu au foyer conjugal.

Lorsque les vieux parents eurent embrassé leur fille, complimenté la grosse nounou, reçu d'excellentes nouvelles de la jeune maman, et à peu près fini de contempler la petite Élise, on se retira.

La Bourguignonne, plus fière qu'Artaban, quitta l'appartement du bon papa, se tenant si droite qu'on en avait envie de rire. L'excellente femme portait la tête haute et se prélassait en marchant, jugeant de son importance par l'amour dont l'enfant allait être entourée. Cela lui donnait pour sa propre personne une considération toute particulière. Elle entrevoyait d'ailleurs, avec une satisfaction mêlée d'un peu de vanité, les promenades aux Champs-Élysées ; se réservant, bien entendu, de dire plus tard aux payses qu'on rencontrerait : « Vous voyez bien c'est l'enfant-là, comme elle est rougeaude et grasseuse ? eh ben, quand je l'ai prise, elle n'en avait pas pour trois jours devant elle. Pas de sang ! Pas de *vivation* ! Je me disais : quoi que je vas en faire ? quoi que je vas en faire ?

La voilà. Regardez-moi ça une fois, et tâtez voir comme c'est ferme ! »

La grand'mère rentra chez Lucie, suivie de sa petite-fille, et se mit en devoir de tout préparer pour la grande solennité du baptême, qui devait avoir lieu dès le lendemain.

Quand le silence fut rétabli dans le salon du vieux Max, sa femme ouvrit la lettre que lui avait envoyée Edma par la chère petite Élise, et comme elle n'avait jamais caché à son mari que ce qui pouvait lui faire de la peine, elle se mit à lire à haute voix, sachant bien que l'enfant ne pouvait être que la messagère du bonheur :

Ma mère vénérée,

« Je veux que l'enfant de mon fils vous porte le tribut de ma reconnaissance. Je vous l'ai dit mille fois, je vous le dis une fois de plus, c'est à vous que je dois de n'avoir pas été malheureuse. J'ai éprouvé, en temps divers, des secousses qui devaient compromettre mon repos et celui des êtres qui m'entouraient. Je le vois, maintenant, quand une mère nous aime, quand elle nous aide de ses conseils et nous adresse les plus douces remontrances, nous pouvons éviter tout danger.

« Soyez bénie, ma bonne mère, car depuis mon enfance vous avez refait ce que mon imprudence avait laissé tomber de mes mains, comme chose inutile ou perdue.

« A vingt ans, je m'étais fait du mariage une idée bien fautive. J'ai risqué mon avenir en froissant mon mari par de petites exigences et de puériles jalousies, et vous avez éclairé mon esprit et rendu patient ce cœur qui n'espérait plus. Oh ! oui ! mon William est bon, excellent, je l'avais mal jugé ; je lui demandais ce que l'on ne trouve que dans les héros de romans ; j'ai manqué le perdre. Vous, ma mère, vous nous avez sauvés tous deux.

« Beaucoup plus tard vous avez su triompher de mon orgueil de mère. Oui, j'avais rêvé d'être la mère d'un homme supérieur, d'un génie !... C'est grâce à vous que j'ai vu qu'il y a un très-grand honneur et une très-douce consolation à

« être simplement la mère d'un homme de bien.

« Vous m'avez empêchée d'attendre, pour me croire heureuse, comme on peut l'être ici-bas, des circonstances qu'appelaient vainement mes vœux et qui ne se sont jamais présentées.

« Fille, épouse, mère et grand'mère, je suis ce que vous m'avez faite ; et, résignée dès longtemps à me servir de ce que Dieu a mis entre mes mains, je dis et répète que ma part est très-bonne, et qu'il y a beaucoup à glaner dans ce champ de la vie où les mauvaises herbes se mêlent au froment. Chère et respectable mère, soyez donc heureuse de ce que vous avez obtenu, je sais me contenter des débris du bonheur en attendant le ciel.

« Bénissez-moi d'une bénédiction nouvelle, car me voilà aïeule comme vous, et bénissez aussi cette petite enfant de mon fils ; elle va bientôt vous chérir, et je lui apprendrai tout ce qu'il peut se faire autour de nous de bon, de bien et de réparateur quand une mère nous aime. »

Votre dévouée et respectueuse fille,
EDMA. »

La bisaïeule laissa tomber de ses mains amplies la lettre de sa fille, et, levant au ciel ses yeux reconnaissants, elle murmura d'une voix attendrie :

— Elle est ce qu'elle doit être, heureuse de ce que Dieu lui donne. Nous pouvons dire notre *nunc dimittis*...

— Bien obligé ! s'écria le grand-père en faisant un saut dans son fauteuil. Ne faut-il pas voir grandir cette enfant ?... Il s'agit d'abord du baptême. Robert prendra dans ma cave une bouteille de mon plus vieux vin !

— Tu as raison, mon bon ami, c'est une fête de famille.

— La dernière, probablement, reprit le vieux Max plus sérieusement, mais sans amertume, égayons-la de notre mieux. Quant au départ, la volonté de Dieu soit faite ! mais ce n'est pas ma faute si je tiens à la terre où j'ai trouvé... ma femme.

M^{me} DE STOLZ.

Économie Domestique.

NETTOYAGE DE LA MOLESKINE.

Avec un chiffon propre & doux, humectez d'huile d'olive la surface de la moleskine qui se trouve tachée & salie ; frottez doucement & longtemps ; essuyez l'huile & lavez avec une eau de savon tiède. Essuyez très-soigneusement.

REMÈDE CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX.

Racine de bardane, 25 grammes, pour une decoction aqueuse de 500 grammes. On ajoute 4 gr. teinture de cantharides. (Cette recette doit être préparée par un pharmacien. Elle est à l'usage exclusivement externe.)

QUESTION D'ENFANT

— Père, qui passe le plus vite,
Est-ce le fleuve ? est-ce le vent ?
Est-ce l'étoile qui gravite
Et s'enflamme en sillon mouvant ?

Est-ce la nue ou la fumée ?
L'hirondelle glissant dans l'air ?
La fusée en gerbe allumée ?
Est-ce la foudre ? est-ce l'éclair ?

Le sable arraché de la grève ?
La frêle bulle de savon ?
Le fil de la Vierge ? le rêve ?
La feuille morte ? le ballon ?

Mon fils, que l'avenir t'évite
Ce savoir doux et douloureux,
Non, ce qui passe le plus vite,
Enfant, ce sont les jours heureux !

Vicomte de GIREL.

REVUE MUSICALE

L'ESCLAVE

OPÉRA DE M. MEMBRÉE

HORACE VERNET racontait à qui voulait l'entendre cet épisode d'un de ses voyages à Florence :

« Tous les matins, en sortant du palais Pitti, où j'allais admirer les plus belles œuvres qui puissent sortir de la main des hommes, j'entrais dans les jardins Boboli. J'avais l'habitude, après une longue promenade, de venir m'asseoir sous un sycomore au bas duquel coulait un ruis-

seau limpide, et, presque inmanquablement, je rencontrais un vieillard, toujours assis à la même place, sur un tertre voisin. Il avait une tête superbe un regard doux et fier, et une forêt de cheveux blancs qui tombaient sur ses épaules. Ses mains, encore fort belles, tremblaient à un tel point qu'il avait toutes les peines du monde à puiser dans sa tabatière la prise de tabac qu'il aspirait des yeux avec bonheur. Sur une question que je lui adressai,

il m'apprit qu'il se nommait Geronimo, sorti, comme le musicien célèbre, dont la famille était alliée à la sienne. Il s'était livré avec passion à l'art de la peinture, et avait suivi assidûment les ateliers des maîtres florentins, sans néanmoins adopter leur école, voulant s'en créer une qui lui fût propre. Il prétendait être né sous une *mauvaise étoile*. C'était sa superstition. A cause de cet astre fatal, ajoutait-il, il n'avait pu saisir aucune des chances heureuses qui ouvraient la carrière à des gens sans talent. Il avait été réduit, pour vivre, à faire des peintures murales qui ne pouvaient lui valoir ni célébrité ni fortune. Il travaillait, un autre signait, et tout était dit. Puis la vieillesse était arrivée, le tremblement nerveux l'avait suivie, et la misère fût venue assurément frapper à sa porte, si un vieux parent ne lui avait fait obtenir, du duc de Toscane, la place d'inspecteur des jardins Boboli, aux émoluments de dix-huit cents francs par année. Une fois ou deux nous entrâmes ensemble dans les galeries du palais. Le brave homme parlait d'art en artiste véritable, sans forfanterie, sans prétention. Il saisissait le beau côté des œuvres, il en désignait les côtés faibles avec une sûreté de coup d'œil, avec un goût sobre et délicat, dont je fus extrêmement frappé. Il avait l'esprit fin, le jugement droit et le sentiment du coloris très-développé. Je lui demandai comment, au lieu de le nommer inspecteur des jardins, on ne l'avait pas nommé inspecteur du musée. — Toujours *ma mauvaise étoile*, me répondit-il tristement.

» A quelque temps de là, j'allai le voir; il habitait au rez-de-chaussée un hangar énorme, dont les parois étaient littéralement couvertes d'ébauches et de tableaux. Je remarquai deux toiles de grande dimension qui me saisirent d'étonnement. — De qui ces peintures? demandai-je avidement à Geronimo. — De votre très-humble serviteur, monsieur Vernet, me répondit-il modestement. L'une de ces toiles représentait un jeune moine dans sa cellule, devant une image de sainte Madeleine qu'il admirait avec transport. Il est impossible de rendre l'expression de ce regard puissant où palpaient tous les sentiments humains. J'en fus remué jusqu'aux entrailles. Ce tableau n'avait, pour ainsi dire, pas de côté faible. Sauf un fond assez lourd de paysage, vu à travers une fenêtre en ogive, tout y était admirable, même les détails. La ligne était pure, la couleur sobre, le style large, la manière hardie. La cellule était dans un grand désordre; on y voyait un encier renversé sur la dalle, un livre sur une chaise, un mouchoir dessous, une cagoule sur un prie-Dieu, un lit défait. Tout cela sentait le tourment d'un cerveau malade. Tout cela était scrupuleusement vrai. Je revenais toujours à la tête du moine et à l'image devant laquelle il était à genoux. — Voyez, me dit le vieux peintre en m'indiquant quelques mots écrits en lettres microscopiques au bas de la gravure; et je lus : *Elle lui ressemblait tant!* La vie profane était encore là, sous ce saint habit!

» L'autre toile, moins remarquable comme détails, était cependant fort belle. Elle représentait le même moine quelques années plus tard, appuyé sur la balustrade d'une chapelle, et perdu dans la contemplation extatique du Christ en croix.

» Là, plus de traces des orages de la vie. Les cheveux et la barbe avaient blanchi, le geste était onctueux et fervent; la pensée avait franchi de grands espaces terrestres avant d'arriver à l'adoration divine; mais elle était sortie du chaos; elle avait pénétré jusqu'aux sphères supérieures. On lisait sur cette physionomie austère le calme, la sérénité, la conviction profonde, l'amour immense, mais l'amour de Dieu, l'amour sans lutte, sans souffrance et sans remords.

» Je ne saurais rendre mon impression. Je me jetai dans les bras du vieux peintre, que j'embrassai comme j'eusse embrassé mon père. Pauvre homme! si grand et si obscur! Je le vois encore essuyer ses larmes avec un grand vilain mouchoir à carreaux bleus. Je le priai instamment de me vendre ces deux toiles. Je les eusse payées fort cher. Je lui offris ensuite de les emporter, de les exposer, de lui faire un nom parmi les meilleurs artistes; il refusa tout. — J'ai soixante-seize ans, me dit-il, je n'ai plus de besoins d'argent, plus de désirs de gloire. Mes tableaux, voyez-vous, ils sont mon bonheur, mes enfants, ma famille, ma société, ma vie. Je veux mourir au milieu d'eux.

» Revenu à Florence quelques années après, je m'informai de l'inspecteur des jardins de Boboli. Il était mort sans qu'on l'eût su malade. Tout ce qui composait son atelier avait été vendu à l'encan, presque pour rien. Un brocanteur de Livourne avait acheté les deux toiles dont j'ai parlé et les avait revendues à un comte russe, moyennant une somme dont je n'ai pu savoir le chiffre.

Hélas! hélas! que d'autres artistes fussent devenus célèbres si une *meilleure étoile* avait lui sur leur destin!

Monsieur Membrée, l'auteur de *l'Esclave* n'offrait-il pas un exemple frappant des difficultés, souvent insurmontables, qui se dressent devant le talent le plus réel, le plus patient et le plus courageux? Son opéra date de vingt ans.

Pendant cette longue période, les directeurs se succédaient, les démarches de l'auteur se renouvelaient, et nulle porte ne s'ouvrait devant un œuvre bien supérieure à beaucoup d'ouvrages reçus, représentés et applaudis.

Enfin voici un été caniculaire! on brûle partout, mais à Paris plus qu'ailleurs encore. Chacun se sauve pour échapper à cet air de feu. Les uns se cantonnent dans les campagnes, les autres vont aux eaux, aux bains de mer. C'est une désertion générale. Ah! comme le temps est heureusement choisi pour la représentation d'un opéra nouveau! Du reste, le directeur n'aura pas grands frais à faire: le public qui reste n'est pas difficile à servir; il se contentera de peu. Vite on monte le

pièce, et voici *l'Esclave* sur l'affiche du Théâtre-Ventadour. Ainsi, le pauvre compositeur a donné vingt ans de son talent, de son courage, de sa vie, pour aboutir à ce résultat ! C'est triste, c'est injuste, et cependant cela arrive tous les jours.

Nous ne voulons pas affirmer que l'opéra de M. Membrée soit un chef-d'œuvre incomparable. Le musicien est un savant dans l'art auquel il s'est voué. Sa linéaire est correcte comme une statue de Phidias ; son style est large, sa méthode carrée ; mais il lui manque l'imagination, ce souffle que le travail le plus assidu ne saurait acquérir ; il lui manque la chaleur et le mouvement, ces deux éléments inséparables d'une œuvre dramatique bien réussie. L'opéra *l'Esclave* est d'une monotonie désespérante, et cependant on y remarque des qualités d'un ordre absolument supérieur. La phrase mélodique est d'une grande clarté ; l'auteur écrit parfaitement pour les voix. Ses ensembles ont beaucoup de vigueur. Bref, l'ouvrage, tel qu'il est, témoigne d'assez de talent pour qu'on ne le laisse pas dans l'ombre, pendant près d'un quart de siècle. Certes, si M. Membrée avait obtenu, il y a quelque dix ans, les honneurs de la représentation, il aurait créé, depuis, des œuvres infiniment distinguées qui seraient inscrites aujourd'hui au répertoire de l'Opéra.

Une courte introduction tient lieu d'ouverture.

Le premier acte est, en quelque sorte, un long récitatif où se remarque une admirable prière. Ce morceau est véritablement grand et d'un effet plein de puissance. Vient ensuite une romance :

Laissez la pitié sainte...

chantée avec une grâce exquise par mademoiselle Mauduit.

Le deuxième acte débute par un chœur très-entraînant de paysans et de jeunes filles. Après plusieurs morceaux de moindre importance, on passe à un finale qui a été bissé chaleureusement par la salle tout entière.

Le troisième acte rompt la marche languissante de l'action. Il se trouve là une délicieuse romance de baryton qui s'enchaîne par une belle phrase d'un style élevé, dite par le ténor, à un ensemble vocal d'un majestueux effet. Le douze huit :

Je viens vous adjurer...

soutenu par le quatuor, sur les cordes graves, a été bruyamment applaudi. Le récit de Paulus :

Devant lui, le czar ton maître...

doublé à l'unisson par les violoncelles, est une des pages les mieux réussies de la partition. Il y a dans cet acte du caractère, de l'âme et de la vie.

Au dernier tableau on ne peut signaler qu'une romance, dont la mélodie est fort belle, mais qui nous a semblé froide comme les neiges de la Russie, où se passe l'action.

Somme toute, l'ouvrage de M. Membrée a une valeur qui le place beaucoup au-dessus d'une foule d'ouvrages du même genre, représentés dans des conditions meilleures.

L'Esclave n'est pas un triomphe pour le compositeur, mais c'est un succès.

MARIE LASSAYEUR.

ERRATA. — Deux erreurs d'impression se sont glissées dans notre numéro de juillet.

A l'article *Revue Musicale*, page 218, deuxième colonne, dernier alinéa, au lieu de : « où il soit possible de se la procurer séparément à qui ne voudra que chanter ; » il faut lire : *de se la procurer séparément. Qui ne voudra chanter :*

C'est afin, etc.

Page 219, 2^e colonne, 28^e ligne, au lieu : « d'un caractère peu grave » il faut lire : *d'un caractère un peu grave*, etc. M. L.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

En ce moment, ma chère amie, tout le monde part, est parti ou va partir ; chacun éprouve le besoin de changer de place, de changer d'air... Moi seule, hélas !

forcément retenue à Paris, je reste... mais c'est le cœur bien gros... Aussi, pour me faire la douce illusion que je quitte, à mon tour, notre étouffante grande ville, je vais, de temps en temps, m'asseoir

dans une de nos principales gares, et je regarde les allées et venues de ceux qui partent.

Chose singulière, ce va et vient, cet indescriptible tohu-bohu de départs, d'arrivées, de bagages, de gens qui se bousculent et s'interpellent m'occupent, me distraient, me captivent bientôt à tel point que j'oublie complètement la disposition morose dans laquelle j'étais arrivée, et que je ne songe plus qu'à m'amuser franchement des tableaux variés qui passent, sans discontinuer, sous mes yeux.

Une grande gare, c'est une lanterne magique où les types curieux, intéressants, grotesques même se succèdent, se coudoient presque sans interruption; c'est une sorte de kaléidoscope vivant, où les diverses classes de la société vous apparaissent tour à tour sous les aspects les plus changeants, les plus plaisants, les plus imprévus, les plus dénués d'artifice... — Car peut-on mettre en doute la sincérité d'impression d'un individu, — fût-il le premier poseur de la terre! — arrivant en face du train qui a eu l'impolitesse de ne pas l'attendre? ou d'une jeune femme, coquette, constatant la disparition du précieux carton qui renfermait quelque parure nouvelle sur l'effet de laquelle elle comptait?

Vraiment, c'est une étude que celle des différentes sortes de voyageurs. Il y a d'abord les gens inexacts, qui, ainsi que l'individu dont nous venons de parler, arrivent toujours quelques secondes trop tard; puis les gens affairés, qui ne montent dans le train qu'à la dernière minute, lorsque le sifflet strident donne le signal du départ.

Il y a aussi le monsieur pressé qui, tout en nage, compare l'heure de sa montre avec celle des horloges d'alentour, et ne manque jamais d'arriver trois quarts d'heure plus tôt qu'il ne faut.

Puis encore la voyageuse étourdie qui, — comme celle de tantôt, ne peut quitter une gare sans égarer quelqu'un des innombrables cartons dont elle est toujours escortée, lorsqu'elle se met en campagne. Puis la bonne mère de famille si peu habituée aux voyages, celle-là, que, tout ahurie, elle craint sans cesse de perdre ou d'oublier quelque chose. Elle compte, recompte à chaque instant les nombreux paquets dont elle encombre ses mains et celles des marmots qui sautillent autour d'elle, bruyante et remuante progéniture, qu'elle numérotait volontiers comme les colis qui lui causent tant d'embarras! Écoutez-là un instant avec moi, cette pauvre dame, que de préoccupations diverses! que de pas inutiles! que de soucis!

« Tu as bien le parapluie vert, Toto?

— Maman, il est attaché avec l'en-cas de Madeleine.

— Et toi, Lily, tu n'as pas oublié le panier aux provisions?...

— Oh! petite mère!!! proteste Lily indignée d'une supposition aussi invraisemblable.

— Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait de mon imprévisible? Bon! je l'ai sur mon dos... Louise, je ne vois pas la petite valise que je t'avais tant recommandée au sortir de la maison?

— Maman, c'est Titine qui me l'a prise.

— Mais pas du tout... Titine prétend que tu n'as pas voulu la lui donner?

— Alors, c'est qu'elle est restée sur le banc là-bas, ou bien dans la voiture...

— Malheureuse enfant! c'est dedans que j'avais enfermé toutes les clefs de nos malles!... Ah! Seigneur, quand on m'y reprendra... »

Et la dame éplorée, suivie de sa petite couvée, qui se bouscule et crie à qui mieux mieux, court à la recherche de la fameuse valise égarée par l'étourderie de mesdemoiselles Lucie et Titine. Voilà le danger des trop nombreux paquets.

Pour faire contraste, Florence, regarde ce grand monsieur sec comme une allumette, qui, à l'instar des escamoteurs en renom ou autres, n'a rien dans les mains, rien dans les poches? Il voyage comme s'il allait faire un tour de boulevard, après son dîner, et est aussi excessif dans son genre que la dame qui précède l'est dans le sien. Aussi risque-t-il d'être fort embarrassé dans le cours de ses pérégrinations; car, dans sa haine des bagages, il n'emporte pas même le nécessaire, l'indispensable, et oublie que le grand art pour voyager commodément, agréablement, confortablement, c'est de ne prendre avec soi ni trop ni trop peu. Mais là est justement le difficile. On donne si aisément dans l'excès, cet écueil des meilleures choses, ou, pour mieux dire, de toutes choses!

Il y a encore les voyageurs prévoyants qui, pour aller de Paris à Melun, se munissent de victuailles comme s'ils devaient faire cent lieues en pays inhabité. Viennent ensuite les voyageurs indécis, qui, arrivés à la gare, se demandent encore pour quelle destination ils prendront leur billet; les voyageurs bavards, racontant à tout venant ce qu'ils font, ce qu'ils veulent faire, ce qu'ils ont fait; les voyageurs vantards, que rien ne fatigue ni n'effraye, qui ont exécuté le plus facilement du monde les prouesses les plus invraisemblables; les voyageurs douilleux, qui s'épouvantent de toute chose, du froid, du chaud, de la pluie, du soleil. Puis les voyageurs obligeants, qui offrent leurs services à tous les compagnons que le hasard leur donne, et qui ont parcouru tant de voies ferrées, tant de villes diverses qu'ils peuvent vous renseigner, mieux que l'indicateur, sur toutes les stations, tous les buffets, tous les hôtels, toutes les curiosités des endroits où l'on passe. Il y a encore les voyageurs poltrons qui tremblent que le train ne déraile; ceux qui ne voyagent qu'en compagnie d'animaux familiers, chiens, chats, singes ou perroquets; les voyageurs grinchus, toujours mécontents de tout le monde; les voyageurs impolis ou égoïstes pensant à leurs aises avant de songer à la commodité de ceux qui les entourent, Et parmi les voyageuses, que de variétés diffé-

tentes, que de types curieux à voir, depuis l'élégante Parisienne qui, armée toute en guerre, se dispose à aller grossir le nombre des merveilleuses de quelque plage à la mode, jusqu'à la modeste jeune fille qui, toute rose du plaisir de faire son premier grand voyage, et toute fière du costume oquet que ses habiles petites mains ont confec-

tionné pour la circonstance, monte en wagon à la suite de son père et des collégiens ses frères!...

Mais soyons charitable pour un sexe dont nous faisons partie... Songeons plutôt à l'aspect différent qu'aura, dans un mois, cette même gare si bruyante, si galement animée aujourd'hui.

Ta dévouée,

JEANNE.

MODES

Il n'est point encore question heureusement de modifications dans les formes des costumes. La demi-saison, dans laquelle nous entrons, comporte des toilettes claires ou foncées, selon les caprices du temps.

Les coiffures à racines droites, découvrant la nuque, si agréables pendant les grandes chaleurs, sont un peu abandonnées et remplacées par les cheveux tombants, très-seyants aux figures mignonnes.

Pour les jeunes filles, j'aime beaucoup les cheveux mis tout simplement dans un filet, et quelques boucles sur le sommet de la tête, faites avec le bout des cheveux de devant. Les nattes attachées au-dessus du cou par un nœud de velours ou de ruban se voient toujours beaucoup, ainsi que les boucles rattachées de la même manière.

Les longs cheveux ondulés et tombant vont parfaitement bien aux enfants, auxquels on fait les tailles de plus en plus longues. Voici, à leur intention, un petit costume que je recommande. Il est en popeline anglaise gris-perle à rayures blanches. — Petite jupe plissée. — Corsage à très-longue taille, avec deux basques étroites et longues, seulement par derrière. — Grand col carré garni, ainsi que les basques et les revers des manches, de broderie anglaise. — Large ceinture de laine blanche frangée, nouée sur les basques. — Petites chaussettes gris-perle. — Bottines de chevreau glacé. — Chapeau de paille noire orné d'une écharpe rayée gris perle et blanc. — Gants gris perle. Pour une fillette de douze à quinze ans, j'indiquerai la toilette suivante, qui a beaucoup de cachet :

Le jupon est uni, en velours de coton gros bleu. Petite jupe de foulard bleu plus clair. Elle est très-tirée en arrière où elle forme pouff, et n'est pas garnie.

Corsage-veste en foulard, avec plastron de velours gros bleu, ayant deux rangées de boutons d'acier bleuté. Revers de velours aux manches, avec mêmes boutons, ainsi qu'aux poches, placées sur la veste, un peu en arrière.

Chapeau de paille blanche, bordé de velours

gros bleu. Écharpe de foulard bleu plus clair. Voici maintenant un modèle pouvant convenir à toute jeune fille, pour une réunion dansante à la campagne.

Jupon de batiste rose pâle, à sept volants froncés, découpés à l'emporte-pièce. — Jupe de mousseline blanche formant tablier assez long, noué derrière par deux larges pans garnis, comme le devant, d'un volant plissé et ourlé, en même étoffe. — Corsage décolleté à la Vierge, en batiste rose, recouvert de plis de mousseline blanche. — Ceinture ronde en gros grain rose avec boucle de nacre. — Gants de Suède, longs. — Souliers de peau mordorée.

Autre toilette de mousseline blanche, destinée à une jeune femme élégante. Jupe longue dont le devant est tout bouillonné en long ; les bouillons vont en s'élargissant par le bas, et sont séparés par des entre-deux de broderie. Les lés de derrière sont unis et assez longs pour former un gros pouff retenu par une écharpe de soie vert d'eau. Le jupon de dessous est de même nuance. Au-dessus de l'ourlet des lés unis, se trouve une très-belle broderie au plumetis. Le corsage, décolleté, est bouillonné en long avec entre-deux brodés. — Nœuds vert d'eau sur les épaules. — Gants de Saxe, presque blancs.

La tournure est une chose importante. Elle doit soutenir l'ampleur des jupes, qui se jette très-en arrière, et maintenir les pouffs. Toutefois, il ne faut pas qu'elle soit trop volumineuse. Celles en crin ont le désavantage de se déformer vite, et de prendre des allures inégales. Je préfère celles à ressorts. Mais il faut avoir soin de les mettre sous les jupons, afin d'en atténuer la dureté.

Avec des robes à queue, il faut une tournure particulière. Elle doit descendre plus bas, et avoir à sa suite un ou deux volants d'étoffe un peu raide, pour bien soutenir les traînes.

Si l'on veut être bien habillée et en même temps garantir son corset, il est bon de mettre habituellement un corsage de dessous montant. Il y en a de fort soignés en nanzouk, avec petits plis



Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ettoffes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac.
Corsets et Jupons de Mes de Vertu Soeurs, Rue Aubert, 12.
Machines à Coudre de Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.
Parfums de la Maison Guerlain, Boulevard des Italiens, 30.

IMP. DUPUY, 21, R. DES FILLES DU CALVAIRE.



et entre-deux brodés. De plus simples en percale festonnée, et pour le froid, en cachemire et en petite flanelle, rouge, rose, bleu, blanc.

Les personnes très-soignées ont aussi le jupon de dessous semblable, avec volant festonné en blanc, ou de même couleur. On en voit d'ornés d'entre-deux de guipure ou de petites bandes de broderie anglaise.

Tous les magasins de nouveautés ont maintenant un grand choix de corsets et de ceintures à des prix étonnants de bon marché. Aux tailles ordinaires, et surtout aux femmes minces, cela suffit parfaitement. Il s'agit simplement d'envoyer la largeur de taille que doit avoir le corset. On en trouve depuis 2 fr. 95 c. jusqu'à 15 fr. 50 c., Ces corsets sont très-soignés. Ces mêmes magasins ont aussi, en fait de *lingerie ordinaire*, des objets confectionnés à des prix vraiment fort avantageux, et quelquefois aussi soignés que dans les maisons spéciales où souvent le nom et la réputation se paient fort cher. J'ai remarqué des chemises en toile de Vimoutiers avec guirlandes brodées sur l'étoffe. En toile de Silésie, plastron brodé. — En toile batiste, garnies d'entre-deux et vraie valenciennes. En nanzouk, avec hautes dentelles anglaises. En percale simplement festonnée, etc., etc.

Il y a un fort grand choix dans les chemises de nuit. On en fait aussi en percale de couleur avec gros plis.

J'ai vu des séries de peignoirs très-commodes pour mettre chez soi, le matin. — En brillanté, nanzouk clair, flanelle légère. Tout cela ayant de jolies garnitures et de très-bonnes formes.

J'en dirai autant pour les filets de nuit et les bonnets du matin, surtout ceux forme Charlotte Corday, garnis de guipure et de nœuds de velours ou de ruban.

J'ai également constaté une très-grande variété dans la lingerie des enfants : béguins, bonnets de linge, de broderies, de valenciennes; petits fichus,

robes ordinaires de nanzouk, robes de baptême très-joliment ornées, petits corsages tout en broderies; pelisses de piqué, de cachemire; douillettes doublées de soie, garnitures riches, etc. Et enfin, des layettes complètes pour les pauvres, au prix étonnant de 9 fr. 75 c.

Les *petites cuirasses* sans manches, sont un vêtement de saison très-commode. Il y en a de noires pouvant aller sur tout, en Sicilienne, en velours et en cachemire double. On les orne de ruches de dentelle, de passementeries jayées et de broderies de soutache. Ces cuirasses ne se font qu'en étoffe unie. Elles sont d'un joli effet sur des toilettes rayées, par exemple sur un costume de toile d'Oxford rayé bleu et blanc. Le jupon et la cuirasse seront en toile unie gros bleu. De même pour un costume de laine.

J'ai remarqué plusieurs modèles nouveaux de mantilles ou mantelets, en Sicilienne, en cachemire double.

L'un, croisant par-devant, s'attache derrière, et est garni d'entre-deux et de dentelle de laine, avec petit cache-point. L'autre, formant rotonde derrière, tombe droit devant en écharpe, et est soutaché et jayé tout au travers.

En terminant, je recommande la *tunique blouse* que je vais décrire.

C'est un modèle de toutes saisons. Il se compose de bandes de velours noir, larges de sept centimètres, alternées d'entre-deux de guipure de laine noire, tout perlés de jais, et d'égale largeur.

Ceinture longue, en ruban noir ou de couleur.

Cette tunique se porte selon le temps, sur un jupon de soie assorti à la ceinture, ou sur du velours noir.

Corsage de dessous, montant ou décolleté, selon la circonstance.

Pour le jour, manchettes et col de toile empestée. — Cravate de couleur.

Le soir, ruche d'organdi ou de dentelle. Même garniture dans les manches.

VISITES DANS LES MAGASINS

Il est temps, il me semble, mesdemoiselles, de reprendre nos visites dans les magasins; l'automne nous y invite. Pour vous apporter quelques renseignements utiles en ce moment, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'aller les prendre aux magasins du *Petit Saint-Thomas*, rue du Bac, 27-35;

maison dont les confections et les costumes ont un cachet de distinction, de simplicité et d'élégance qui attire dans ses salons tout une clientèle aristocratique. Avant tout, je veux vous signaler certain petit costume en toile zéphyr qui, vu la saison un peu avancée, est mis en vente à un prix

qui représente à peine l'achat de l'étoffe : 5 francs. Le jupon en étoffe à raies, est garni de plusieurs rangs de plissés; corsage rayé; tunique et manche en étoffe unie, le tout garni de plissés rayés. Pour finir la saison, si vous avez besoin d'un gentil costume, profitez de l'occasion.

On portera, cet automne, beaucoup de beiges dans des tons différents; les prix varient suivant la beauté et la largeur de l'étoffe; en 60 centimètres de large il s'en trouve depuis 1 franc 45 centimes; et en 1 mètre 20 centimètres, depuis 3 fr. 90 c. Ces beiges composeront le costume complet, ou seront employés pour le tablier-tunique et le corsage, portés sur un jupon de taffetas havane ou noir.

Une autre nouveauté, d'un grand genre, et que je signale aux jeunes femmes qui peuvent se permettre une certaine élégance, c'est le tartan écossais pour tunique et corsage. Pour les personnes brunes, un carreau orange atténué se détache sur un fond bistre qui en fait valoir les tons éteints; c'est d'un joli effet. Sous cette tunique se mettra un jupon en faille noire; les manches aussi en faille noire. Ce carreau, en bleu, en marron, disposé de même que le carreau orange, est aussi charmant. Le prix est de 7 fr. 75 c. le mètre, en 1 mètre 20 centimètres de largeur, et il faut 4 mètres 50 centimètres pour la tunique et le corsage.

Une tunique limousine — elle doit son nom au genre d'étoffe dont elle est faite, étoffe de laine épaisse, moussue et douce — se boutonne de côté par de gros boutons en nacre brune; elle est bordée d'un large biais de faille olive avec col montant en faille, à l'encolure. La manche est ronde et à parement. Au bord du parement est posé un poignet en faille olive, fendu de côté, rappelant exactement la forme du col. Une grande poche sur le côté. Le prix, avec la garniture de faille, est de 150 fr.; unie, 90 fr. On m'a montré ce qui remplacera, cet hiver, la tunique: un tablier, arrondi ou carré, drapé par des plis; il s'agrafe derrière, et deux pans carrés se croisent et retombent sur la jupe. Corsage à basque. Ce tablier, en étoffe beige, est couvert d'une broderie au point de chaînette en laine de ton foncé, disposée en entre-deux et suivant la courbe du tablier; une autre disposition en colonne le coupe verticalement. La broderie du corsage, dans son ensemble, est fort bien imaginée. Devant, posée perpendiculairement, elle s'arrête et forme l'angle à la basque qu'elle contourne. Au dos, elle rayonne de la couture du milieu, et finit par suivre la couture cintrée du petit côté. Basque et tablier sont garnis de très-jolie frange. La manche est couverte de broderie disposée en bracelet. Cette même forme se fait en cachemire noir, perlé d'un riche dessin. Le corsage perlé, la manche unie.

Pour vous, mesdemoiselles, voici un joli costume d'automne, dont vous avez la primeur, les magasins du Petit-Saint-Thomas ne l'ayant pas

encore mis en vente. Il est en tissu beige; jupon garni de volants plissés ou froncés; la tunique, avec ourlet piqué, est drapée sur les côtés, et le corsage, tout à fait nouveau, semble par sa forme un peu large, tout particulièrement vous convenir. L'étoffe en est plissée à plis creux, chaque pli arrêté à cinq centimètres du bord inférieur de la basque, afin de laisser jouer la basque en permettant au pli de s'écarter. Le prix est de 65 fr. Une ceinture en cuir avec plaques argentées serre la taille. Les confections d'automne, pour jeune fille, auront la forme ronde modifiée selon la mode; elles se garnissent entièrement d'effilé, et le prix commence à 26 fr. La confection madeline, en cachemire, modèle nouveau, se couvre de galon en jais. Les magasins du Petit-Saint-Thomas envoient franco des échantillons d'étoffes aux abonnées qui en font la demande.

Après ce petit aperçu des modes d'automne, je vous parlerai de la machine à coudre Wheeler et Wilson. M. Seeling, 70, boulevard de Sébastopol, l'agent de cette machine, a bien voulu me montrer encore le mécanisme si ingénieux et si simple auquel nous devons l'exécution rapide de tant de travaux; il m'a appris à la faire marcher, afin que je pusse voir quelle faible pression du pied la met en mouvement. Après avoir bien vu, bien étudié l'agencement des différents guides à travailler, la tension du fil dégagée de toute difficulté, on n'est pas étonné des distinctions flatteuses et des récompenses que les jurys des Expositions françaises et étrangères ont décernées aux inventeurs de la machine. Pour se mettre en garde contre les contrefaçons, on doit exiger sur la machine la marque de fabrique : deux W entrelacés, initiales des inventeurs. M. Seeling envoie toutes les instructions détaillées aux personnes qui le désirent, et l'on peut s'entendre pour la facilité du paiement. Toute machine est garantie cinq ans contre l'usure et tous frais de réparations.

Je quitte le sérieux et vais terminer cette reprise des visites dans les magasins, en vous répétant quelques indications des bons parfums que vous pouvez employer, si vous en usez sobrement; mais craignez-en l'abus, qui vous attirerait, avec justice, des critiques sévères. M. Guerlain, 15, rue de la Paix, dont le nom est une garantie des produits que je vais vous signaler, recommande la *grenadine*, crème douce et rafraîchissante à la peau, qui empêche le hâle, et prévient les gerçures. Elle s'étend avec le doigt, et, en frottant, s'enlève en petites pellicules. La *grenadine* s'emploie aussi pour les mains. Pour le visage, la crème de fraises, fraîche et délicieuse, qui a l'avantage de se conserver longtemps sans s'altérer. Pour la toilette, l'eau de Judée et l'eau de Chypre. Les savons Sapoceti, au géranium, à l'héliotrope. Pour parfumer le linge, des sachets à l'iris, à la violette, etc., etc.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en foulard deux tons, ornée devant de cinq larges bouillonnés séparés par de petits volants de nuance foncée; le tour de la robe est orné d'un grand volant surmonté de deux larges bouillonnés séparés par des tuyautés remontant sur la robe. Tablier court devant, relevé sur les côtés et retombant derrière. — Corsage à revers, ouvert sur un gilet de nuance foncée. Draperie plissée passant sous le revers et arrêtée par un nœud devant. — Manche avec volant et revers retenu par une draperie et un nœud. — Chapeau en crêpe orné de nœuds en faille et de plumes longues noires et de couleur, retenues par une rose.

Deuxième toilette. — Robe en popeline bouillonnée devant, avec large revers sur le côté, orné de pattes et de boutons. Le tour de la robe est orné d'un grand volant surmonté de trois plus petits et d'un remontant. Le haut de la jupe est relevé en pouff. — Corsage à basque ouverte derrière et coquillée sur les côtés. Mantelet en drap beige garni de lacets larges et étroits, avec pattes formant poches sur les pans, bordé en plumes naturelles, nœud en faille. — Chapeau en paille anglaise, garni d'un foulard assorti à la nuance de la robe, noué sur le côté et retenant une aile de martin-pêcheur.

Toilette de petite fille. — Robe en taffetas rayé noir sur blanc, orné d'un volant surmonté d'un bouillonné et d'une tête. — Seconde jupe formant le tablier et relevée en pouff derrière. — Corsage à revers et à longues basques fendues sur le côté; la basque, au petit côté du dos, est relevée sous le bras par trois plis. — Gilet, nœuds et boutons en couleur. — Chapeau en paille belge, orné de velours noir et de petites roses.

NEUVIÈME CAHIER

Robe en taffetas. — Garniture. — Pochette dentelle renaissance. — Dentelle au crochet en travers. — Bonnet à trois pièces pour baby. — Lambrequin pour guéridon. — Écusson avec O. L. enlacés. — Petite garniture. — Diadème en jais. — Garniture. — Panier à ouvrage. — Robe de baptême. — S. J. avec couronne de comte. — J. H. enlacés. — Mantelet en cachemire. — Dessin en soutache perlée.

PLANCHE IX

PREMIER CÔTÉ.

Mantelet en cachemire (p. 8, cahier du 1^{er} septembre).

DEUXIÈME CÔTÉ.

Robe de baptême (page 8, cahier du 1^{er} septembre).

ABAT-JOUR.

Deuxième partie de l'abat-jour à silhouettes.

PETITE PLANCHE COLORIÉE, REPOUSSÉE

BANDE EN CROCHET TUNISIEN. — Cette bande est faite sur 19 mailles de largeur. Avant de broder les bluets qui sont en points lancés en soie d'Alger, on fait avec deux fils en soie d'Alger blanche, dédoublée les points en biais, qui donnent au travail le reflet argenté. On le fait en zigzag par rangée sur tous les points, en alternant un de droite à gauche, un de gauche à droite, et contrariant à la rangée suivante. Les deux côtés de la bande sont bordés de picots dont le travail est facile à suivre sur le modèle : — 2 demi-bridés dans la même maille * — 1 maille-chainette — 2 demi-bridés en laissant 2 mailles d'intervalle — retournez au signe * — les bandes sont réunies par un rang de mailles passées à l'envers.

Les bandes étant toutes réunies, on fait l'encadrement qui se compose de 6 rangs.

1^{er} RANG. — En laine blanche * — 1 demi-ride en fermant la maille-chainette d'intervalle du rang en soie d'Alger — 5 mailles-chainettes — retournez au signe *.

2^e RANG. — En soie d'Alger bleue * — 1 maille passée dans la 3^e des 5 mailles-chainettes du rang précédent — 1 maille-chainette — retournez au signe *.

3^e RANG. — En soie d'Alger bleue tout en mailles passées, maille pour maille.

4^e RANG. — En laine blanche — 5 demi-bridés — * 9 mailles-chainettes — 1 demi-ride dans la 3^e maille — 4 demi-bridés — retournez au signe *.

5^e RANG. — En laine blanche — 1 demi-ride crochet Marie-Louise entre la 2^e et la 3^e demi-ride des 5 demi-bridés du rang précédent — 2 demi-bridés crochet Marie-Louise — 10 demi-bridés dans l'anneau formé par les 9 mailles-chainettes du rang précédent — retournez au signe *.

6^e RANG. — En soie d'Alger bleue — * 1 demi-ride crochet Marie-Louise entre la 2^e et la 3^e des 3 demi-bridés du rang précédent — 3 mailles-chainettes — 10 fois : (1 demi-ride crochet Marie-Louise — 3 mailles-chainettes) — retournez au signe *. — Vous terminerez en faisant sur le 4^e rang un point de chausson en cheville fine.

LOGOGRIPHE

Masculin, je suis grec et de nom et de cœur,
Je tiens de l'homme et de la bête;
De l'Inde avec Bacchus j'aurais fait la conquête...
Temps fabuleux, bien entendu, lecteur.

— Si vous modifiez mon cœur,
Je suis loin de perdre en valeur :
Soudain je change d'origine,
Et de Grec je deviens latine.
Je florissais au siècle de César,
Comme la vérité, j'étais libre et sans fard;
Puis, naturalisée en France,
Je me donnai même licence,
Quoique avec un ton plus discret,
Mais non pas avec moins de trait :
Fronçant la sottise et le vice,
A la morale, aux arts, je rends plus d'un service ;
Et, par le ridicule attaquant les travers,
Je démasque le fourbe et flétris les pervers.

Explication du Rébus d'Août : Qui aime bien, tard oublie.

RÉBUS

